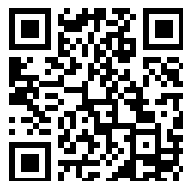

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

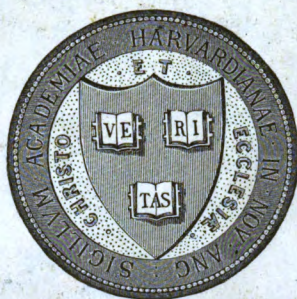
WIDENER



HN NTZT R



3851 2.7



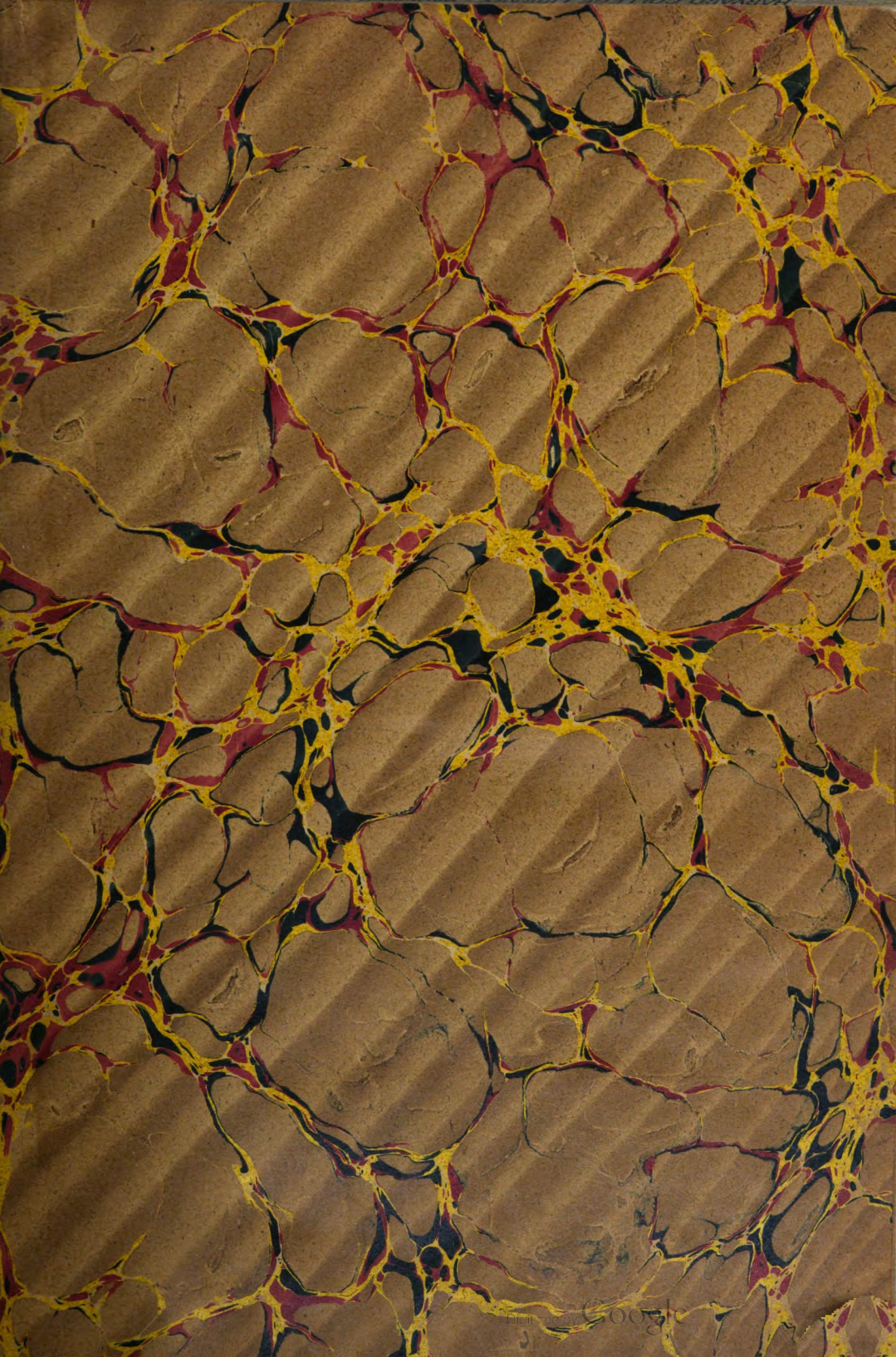
Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

FRANCIS B. HAYES

(Class of 1839).

4 Dec. 1889.



NOTICE ET EXTRAITS

DE

DEUX MANUSCRITS

FRANÇAIS

DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE TURIN

(Jean) ^{PAR} *Auguste (Udario)*
Aug. SCHELER, Dr. ph.

Bibliothécaire du roi des Belges,
 Membre de la Société des Bibliophiles de Belgique.



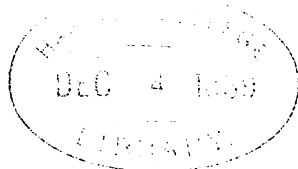
BRUXELLES

CHEZ FR.-J. OLIVIER, LIBRAIRE

11, *Rue des Paroissiens*

M.DCCC.LXVII

385~~7~~2.7
/



Hayes Fund.

(Extrait du Bibliophile Belge, Tom. I-II.)

BRUXELLES, IMPRIMERIE DE TOINT-SCHIER, RUE DE LA COMMUNE, 44.



CCUPÉ à réunir les matériaux d'une édition complète des deux trouvères belges Baudouin et Jean de Condé (1), j'ai été amené à prendre inspection de deux volumes manuscrits appartenant à la bibliothèque royale de Turin, obligeamment mis à ma disposition par le gouvernement italien, grâce à l'entremise de notre ministère des affaires étrangères. En dehors des pièces qui concernaient ma tâche particulière, j'y ai rencontré tant de choses intéressantes, au point de vue de l'étude de l'ancienne poésie française, tant d'éléments qui me semblaient, sinon inconnus, du moins négligés par les érudits qui cultivent cette partie

(1) Cet ouvrage, dont le premier volume (les dits de Baudouin de Condé) a paru en avril dernier, est destiné à faire partie de la collection des anciens écrivains nationaux, publiée sous les auspices de l'Académie royale de Belgique.

de l'histoire littéraire, que j'ai cru devoir vouer une attention particulière au contenu de ces volumes, et en insérer l'analyse dans ce recueil, qui n'est pas seulement consacré aux livres faits, mais aussi au service de ceux qui se proposent d'en écrire. Malheureusement le court délai qui m'était accordé pour l'usage de ces manuscrits, combiné avec une accumulation de travail officiel, m'a obligé de glisser plus rapidement que je ne le désirais sur les matières, étrangères à ma tâche, que j'y ai découvertes, et de n'en extraire qu'une bien faible partie. Aussi mon intention n'est pas de me livrer ici à un examen approfondi des compositions décrites, mais simplement de les indiquer aux intéressés, comme sujet d'étude et d'élucidation ultérieure.

I

Le premier des deux volumes est un in-folio de grand format, écrit sur parchemin, en lettres de forme, sur deux colonnes de 50 lignes chacune. Grandes lettrines rouges au commencement de chaque pièce ; petites lettrines rouges au premier vers des sous-divisions. Les initiales de chaque vers sont en capitales et barrées de rouge. Les espaces vides qui précèdent les différents morceaux trahissent l'intention de les remplir plus tard par un titre ornementé ou par une miniature. Le volume se composait primitivement de 19 cahiers de 8 feuillets, plus 3 feuillets. Le numéro d'ordre de chaque cahier est indiqué à la fin, ainsi que les premiers mots du suivant. Aujourd'hui, par suite de l'enlèvement de tout le 13^e cahier, le manuscrit ne compte plus que 146 fol., sans compter 4 feuillets blancs (2 au commencement et 2 à la fin). La mutilation s'est faite, selon toute apparence, postérieurement à la reliure actuelle (en veau brun) : en tout cas, elle a pré-

cédé la publication du catalogue de Pasini (1), qui ne mentionne que le nombre de feuillets actuel.

Du temps de Pasini, qui renseigne le volume à la page 468 du tome II de son catalogue (n° XVXII) et qui, tout en donnant des extraits assez étendus, l'avait fort négligemment examiné, le manuscrit était coté G. II. 9; aujourd'hui il porte la marque L. I. 13. Ledit catalogue lui assigne la date du XIII^e siècle; c'est un peu hasardé. Jean de Condé appartenant plutôt au XIV^e siècle, puisqu'il écrivait encore en 1337, nous attribuerions la confection de notre ms., avec plus de probabilité, à la première moitié du XIV^e siècle.

Quelques rimes chronologiques, placées en écriture cursive sur le verso du 2^e folio blanc de la fin, font mention de Valenciennes avec la date de 1407, d'où l'on oserait inférer qu'au XV^e siècle le volume se trouvait encore dans nos contrées.

Nous passons à l'énumération et à l'analyse de son contenu.

I. Fol. 1-22 r^o. Sans titre. A la fin : *Explicitit del empereour Eracle*.

Lorsque M. Massmann mit au jour son édition du poëme de Gautier d'Arras (2), il n'en connaissait que deux manuscrits,

(1) J. Pasinus, A. Rivautella et F. Berta, *Codices manuscripti, etc. bibliothecae regii Taurinensis Athenaei*. Taurini, 1749, 2 vol. in-fol.

(2) ERACLIUS. Deutsches und franzoesisches Gedicht des 12. Jahrhunderts (jenes von Otte, dieses von Gautier von Arras), nach ihren je beiden einzigen Handschriften, zum ersten Male herausgegeben von H. F. Massmann. Quedlinburg und Leipzig. 1842, 628 pp. in-8^o. Voy. sur Éracle et son auteur l'Hist. litt. de France, t. XXII, pp. 791-867. M. Littré se rallie sans réserve aux conclusions du critique allemand, d'après lequel Gautier d'Arras a écrit dans les premières années de la seconde moitié du XII^e siècle, après que Thibaut V, comte de Blois, eut succédé à son père Thibaut le Grand, mort

savoir les n° 7534 et 519 de la bibliothèque impériale de Paris ; le texte du nôtre n'a donc pas encore été collationné. Nous n'avons pas eu le loisir de nous livrer à ce travail, et nous nous bornerons à en transcrire le commencement et la fin, après avoir remarqué que la version de Turin ne renferme que 6356 vers, tandis que, des mss. de Paris, le n° 7534 en a 6532, et le n° 519, 6500.

Début : Se Gautiers d'Arras fist onc rien
 Que tourner lui deüst à bien,
 Or lui estuet tel cose faire
 Ki sur totes ses oeuvres paire.
 5 Car li prinches est de tel pris,
 Pour cui il a cest fais empris,
 Que li biens ki en luy habonde
 Enlumine trestout le monde.
 Je fach de lui semblanche à l'eure
 10 Qui apriès prime ne demeure,
 Car li jours vient, lors i fait chaut
 Et tent li solaus plus en haut
 Et fait le jour en biauté croistre,
 Et chilz qui tant fait à conoistre,
 15 Dont je vous ay ichi conté,
 Croist et vient tous jours en bonté.

VARR. des textes de Massman (A=519, B=7534). Vers 2. A. C'on atourner li doie à bien. — 3. A. il traire et faire ; B. tel traité faire. — 4. B. Qui sor tous autres doive plaire. — 16. Après ce vers, notre version offre une lacune de 34 vers ; lacune évidemment intentionnelle, car elle épargne au lecteur une lourde digression du poète.

en 1152, et pendant le règne de Baudouin IV, comte de Hainaut (1133-1170). Le livre de M. Massmann (qui date de 1842) était encore inconnu à M. Diniaux, quand il publia en 1843 ses *Trouvères Artésiens* ; aussi l'article que cet érudit français a consacré à Gautier ne mérite plus d'être consulté ; il est entaché de nombreuses erreurs.

Dou plus vaillant diray la somme,
 Ki soit d'Irlande jusqu'à Romme :
 Dou bon conte Thiebaut de Blois,
 20 Dou preu, dou large, dou cortois,
 Maugret mien saura tout li pire
 Quant tous les biens m'en ora dire,
 Mais tant diray comment qu'il aut
 Que riens dou mont en lui ne faut
 25 Que nus boins prinches n'ait eū
 Qu'il n'ait ou siecle conneū.
 Ses pères voit Dieu en la fache,
 Son nom lui laissa et sa grasce,
 Con fist Ysac à Esaū :
 30 Che fu Jacob qu'il ot peū
 D'un chevreil tenrre de saison,
 Qu'il lui donna pour venoison.
 Mult est li quens Thiebaus preudon
 Bien ensengniés par sa maison....

Fin : Quen Bauduin ailleurs metrai
 Ains que passent dui an, ne trai
 Espoir mon travail et m'entente.
 Sire, je sui de bonne atente,
 5 Mais gardés qu'il n'i ait engen
 Se ma promesse n'ai à ven,
 Si gardés qu'elle soit en tens,
 Vous savés auques que je pens.
 Diex me doinst gré de mon signor
 10 De ce et d'el apriès grignour !

VARR. 25. *ait p. n'ait.* — 26. C'on ait el siecle. — 30 A. Ne fust Jacob.
 (Nos vers 27-32 manquent dans B.). — 32. A. Por garison. — 34. A. Et plains
 de grande afflixion ; B. Bien a attaint jusques en son.

Fin. Elle concorde, sauf les variantes de détail, avec celle du ms. 519 ;
 l'autre ms. de Paris finit déjà 30 vers plus haut. — 1. Quens Bauduin à vos
 l'otroi. — 2. Ains que passent v. an u troi (Massmann imprime *quins an*).
 — 3. Metrai aillors espoir m'entente. — 5. engan. — 6. au van. — 7. Le typo-
 graphe de M. Massmann a rendu le texte inintelligible en imprimant *que le*
soit entens. — 8. *assés p. auques.* — 10. *adiès grignour.*

Ces deux extraits font présumer que le texte de Turin sera d'un grand secours pour une future réimpression de cette remarquable composition du poète artésien.

II. Fol. 22 r° — 27 v°. Sans titre. A la fin : *Chi fine li lays dou blanc chevalier*.

Cette chanson d'aventure est passée sous silence dans l'analyse du ms. faite par Pasini; aussi je ne m'attendais pas à la rencontrer dans le volume, et ce fut pour moi une bien agréable surprise, quand au v. 20 je tombai sur ces lignes :

Or vous vueil comenchier le dit
Jehan de Condé sans delay.

Je me trouvais en présence d'une œuvre tout à fait inconnue du trouvère hainuyer, et qui est une de ses meilleures. On comprend avec quel empressement je m'en suis emparé pour ne point l'omettre dans l'édition que je prépare. Elle contient 1600 vers et débute ainsi :

Ch'est moult grans cose de preudomme ;
N'est nus qui peüst faire somme
De son pris ; tant fait à prisier.

Fin : Li lais a biel commencement,
Et encor millour finement.
Or prions à Dieu de cuer fin,
Qu'il nous doinst à tous boinne fin !

III. Fol. 27 v°-35 v°. Sans titre. A la fin. Explicit dou *chevalier à le manche*.

Cette autre pièce de Jean de Condé, la plus longue qu'il ait composée (elle a 2352 vers), occupe le n° IV (pp. 23-88) parmi les poésies de ce trouvère qui ont été mises au jour par M. Ad. Toller, d'après le manuscrit B. III. 18 de la Casanatensis de

Rome (1). Je la reproduirai dans mon édition, en utilisant les variantes, du reste peu considérables, que m'a fournies le ms. de Turin. Les devoirs de la loyauté littéraire m'obligent ici à reconnaître, que c'est par une lettre de M. Tobler lui-même, qui m'a franchement appuyé dans le projet de réunir en un corps d'ouvrage les poèmes imprimés et inédits de Jean de Condé, que j'avais appris qu'un texte de notre poème devait se trouver à la bibliothèque de Turin. Pasini, en effet, l'avait mentionné dans son catalogue, mais avec la remarque : *incerti auctoris* ou *sine auctoris nomine*. Il n'avait donc point remarqué les quatre derniers vers :

Dieus, cui pooirs ne poet finer,
 Laist *Jehan de Condet* finer
 A lui, par cui est prise fins
 De ces viers amoureux et fins.

IV. Fol. 35 v°-108 r°. Sans titre. A la fin : *Explicit de Sone de Nansay* (ou *Nausay*).

J'ai vainement cherché, dans les livres à ma disposition, quelque renseignement sur ce vaste poème de 2400 vers, mais je n'en ai pas même rencontré la plus fugitive mention. Et cependant la première inspection m'y fit attacher une grande importance, tant sous le rapport littéraire que pour les allusions historiques qui s'y présentent en abondance, voilées sous des noms

(1) Gedichte von Jehan de Condet, nach der Casanatensischen Handschrift herausgegeben von Adolf Tobler. Stuttgart, 1860. Fait partie des publications du Litterarischer Verein de Stuttgart. Voy. ma notice sur Jean de Condé dans le *Bulletin du Bibliophile*, t. XIX, pp. 41 et suiv. — M. Potvin, dans son remarquable aperçu sur le règne du bon comte Guillaume (inséré dans la *Revue trimestrielle*, t. XXXIX, pp. 5-68), a très-finement fait ressortir le mérite littéraire du *Chevalier à la manche*.

évidemment fictifs. Le peu de moments qu'il m'était loisible de consacrer à la lecture de mes volumes ne me permettait pas de m'engager dans une étude approfondie de cette composition, curieuse à bien des titres et donnant matière à de nombreuses questions ou problèmes. Cependant je résolus de ne pas me des-saisir du volume, sans avoir au préalable tracé une analyse sommaire du poème et en avoir recueilli quelques spécimens plus ou moins intéressants. Les savants à qui je destine ces notes, me sauront peut-être gré de les avoir familiarisés avec le contenu et la manière d'une œuvre littéraire du XIII^e siècle, condamnée jusqu'ici à un injuste oubli, que je ne puis m'expliquer.

Et d'abord je me mis à copier en entier le préambule en prose qui précède le poème. A lui seul, il est capable d'exercer la sagacité des antiquaires littéraires les plus versés dans la région nébuleuse des traditions poétiques. *Branque*, c'est le nom de l'auteur — un clerc de 105 ans, qui exhale d'aussi fraîche poésie ! — puis la *dame de Baruth*, issue des ducs de Brabant, par ordre de laquelle cette œuvre fut commandée pour illustrer les gestes de ses ancêtres ; enfin le héros du poème, *Sone de Nausay* et son fils Houdouranz, roi de Norwège, époux de Matabrune, père d'Oriant, et grand'père du chevalier au Cygne ; — que de bizarres complications, que de sujets à élucider, que de traditions légendaires à éclaircir !

Voici donc cette préface.

« En l'ounour du vrai Jhucrist et de la sainte vierge qui le porta et des sains et des saintes et à l'essauchement de la foy et à l'esmouvement des cuers as preudommes qui soustiennent sainte Eglise vers les mescreâns soient no escript commenchiét et puissent il finer, dont je fai traité et sui apielée dame de Baruth, chastelaine de Cypre de mea patrimoine, par le grasce de nostre signour. Si ai le vrai fait de mes anchisseurs d'outre mer en plu-

sieurs ystoires, coment il ont ouvré et sainte eglise soustenue, si m'en plaist à parler et à oyr, et si vueil tout confremer en une ystoire, en chelle qui a .vii.xx. ans passés, et vueil que li fait soient ramenteü après mi et ce que Branque mes clers en fera, je li comanch à faire et se li ay livré les ystores.

» Je, Branque, clers à le Dame de Baruk, cui j'ai siervi .xl. ans et sui mestres apielés de logique, de physique, de decrés et d'astronomie et je sai de geometrie, ne onques n'och warison (1) de sainte eglise ne n'i béai ne ne bée, et si ai de eage .c. ans et .v. et adies ai estudié à men poir ne n'os dire que je soie demis clers, et vois à che que me dame me commande à..... chiaus dont elle est estraitte. Si commenche au conte Ausiel (2) de Braibant, ki moult fu biaus et un des bons chevaliers ki fust à sen tamps et li plus setûrs, et de conseil iert avant apielés à le court de Franche et d'Alemagne.

» Ne n'iert pers qui vers lui s'osast drechier, et prist le fille le conte Ernoul de Flandres, qui fu Aelis appiellée et fu bielle dame et bonne. Car se (sa) volentés estoit en orison et en le peulture de l'ame et siervoit son signour au droit Dieu. Si en eut deux fieus : li ainsnés fut appiellés *Raiimaus* (3), et li secons fu appiellés *Henris*.

» Dont morut la contesse et fut mise ès orisons sainte Gertrude à Nivelle (4). Et li moustra Dieus miracles apiertes pour li, et se mère, qui encor vivoit, pria au conte et à l'abesse c'on le laissast apporter à Gand, là ù elle fu née, et li quens ne li abesse

(1) Prébende, bénéfice.

(2) *Ausiel*, *Ansiel*, nom. *Ansiaus*, Anselme.

(3) Dans le texte du poème *Renaus*.

(4) La fondation du monastère de S^{te} Gertrude à Nivelles date de 650 ou 652. Or, d'après ce qui suit, Aelis mourut avant 632.

ne li vorrent veer et elle i fut portée. De quoi nous creons qu'il ne pleut mie à nostre signour. Li quens trespassa en l'an de l'incarnation .vi. .c. ans et .xxxii.

On nourri les enfans; Raiimaus fu quens et preudons; terre avoit en la marche d'Aussay (1), deus mil livrées au fort qui dont courroient. Si le donoit à Henri son frère pour toutes choses. Henris en fist le sierviche et l'oumage à l'empereur de cui on le tenoit. Li empereres le rechiut à homme et le detint de mesnie et le fist chevalier et si l'ama moult, car il trouva en lui moult de bien. Et l'empereres le maria en Lede sous Alemagne, et prist la fille au duc de Melone, qui Ydoine avoit à non. Li rois Floires de Hongrie avoit à femme la suer à chelui duc, et estoit ante à cheli Ydoine que Henris prist. Ydoine estoit si grande que poi avoit en Alemagne de si grans chevaliers, mais bien ert faite du grant dont elle estoit (2) et si estoit si très bielle que on ne savoit si bielle au monde ne mieux entechie de toutes choses. Henris l'enmena à son castiel de Nausay. Si i fu moult aimée et hounourée de toutes gens. Si ot de son signour deus enfans. Li ainsnés fu nains si petis que on s'en esmierveilla pour le dame qui l'ot porté et pour le père qui l'ot engénré, car moult èrent biel et grant. Si ot non Henris comme ses pères et ot gentil cuer. Li secons fu nommés *Sones* (3), non d'Alemagne, mais d'autre facion fu. Lor père et lor mère morurent en un jour et furent enfouy; on nori les enfans tant qu'ils eurent escient. *Sones* ala as lettres, si aprist moult bien, si se travailla moult d'apprendre ce qu'il voloit savoir. Et si crut moult durement et amenda et devint sages, courtois et

(1) « Siens fu li castiaus de Nausay », est-il dit dans le texte.

(2) Malgré sa haute taille.

(3) Dans le texte aussi *Sonez*, *Sonay*, *Sonet*. Je ne sais à quel nom allemand rattacher la forme *Sone* ou *Sonet* (dimin.). Serait-ce *scôn*, beau?

biaus, voire un des biaux du monde et li mieus entechiés de toutes coses. Sones aprist tant bien en sa fanche (*sic*) que il anioit .iiiij. mestres divers que il avoit, qui tous s'esmerveilloient de son bon sens. Odes de Doncheri avoit siervi l'empeour, non Doncheri sour Muese, mais Doncheri le castiel. L'empereres le fist chevalier. Si ot partout mandé dames et damoiselles et chevaliers. Sones i ala, la fieste fu moult bien siervie; après mangier karola on. Odes i avoit une serour jone, si karola, mais tout chil qui le voient disoient c'ainc mais si bielle n'avoient vetuwe. Sones l'enama si forment que il li couvint la fieste laisser et revint à Nausay et fu si souspris de s'amour que toutes ses volentés i furent tournées et revint à la damoiselle et li requist de s'amour plusieurs fois, mais tant le trouva orgueilleuse qu'il ne peut vir en quelle maniere il peüst demorer au pays, si ala siervir le conte de Saintois (1) qui moult iert bons chevaliers. Ne n'avoit Sones que .xii. ans et .v. mois. Sa première proeche fu à un tournoyement à Chalons, ensi con vous orés avant en ses fais, mais je m'en passerai ore legierement.

« La seconde proeche Sones fu à une table ronde d'escuyers en Bourgongne entre Lyons et Clugny et mena ensi, come vous orrés u grant estoire, la fille son signour à la table où il le fist couronner par bien faire, si y gaaigna .xv. chevaus. Quant il fu revenus, si lui vot ses sires donner sa fille, et il amoit tant Ydain (2) qu'il ne s'en poit partir, si li rala requerre s'amour. Et bielle Yde li escondi laidement. Il en fu iriés, si laissa son frère malade et vint à la mer et passa outre en Engleterre, et d'Engleterre vint en Escocche, de Escocche en Irlande, dont il [ot] de la roïne .i. fil, qui puis fu rois de Sezilles; d'Irlande en Norou-

(1) « A Waudaimont l'a trouvé. »

(2) Il s'agit de la sœur d'Odon de Doncheri.

weghe; là fist tant d'armes con vous porés oyr et ot à femme le fille le roy et fu rois couronnés en le terre de Norouweghe, si [ot] de la roïne se femme .iiij. fieus.

« Dont le manda li apostoles qu'il venist iestre empereres, si li couvint aler; si fu couronnés Houdouranz ses fieulz, ki n'avoit encore c'an et demi. Eut puis espousée Matabrune, la plus male femme qui fust, si en ot le roi Oriant, et Oriant ot Elouse, si en ot .iiij. fieus à un lit et nasqui cascuns atout une cainette d'or; Matabrune haoit Elouse, si esrage (*arrache*) l'un enfant sa cainette, si devint chisnes, dont n'en ose plus faire. Li chisnes s'en vola en l'aighe desous Galoches; che fust li chisnes qui mena Elias son frère c'on apielle le chevalier au chisne.

« Elyas ochist le sesne Animaye et espousa Biautris l'oir, si en eut Ydain. Biautris demanda sur defense qui il estoit et il respondit: « Jā mais ne me verrés après ce jour puis que vous ne tenés mon commant; » et il sonna un cor. Ses frères fu apa-reilliés atout le batiel. Elyas entra ens, si arriva à Baruth, au port me dame qui y manoit encore et avoit .iiij. fieus.

« Si alèrent à la grant bataille à le cainne qui fut à jour nommé. Si i ot mors .vi.xx. mille chrestiens et si i ot mort .xv.xx. mille payens, n'onques payens n'en escapa c'on peüst savoir. Si dura la bataille .v. jours et .v. mois et là se desronpi Elyas et la (il faut sans doute *le*) ramena chis chinnes ses frères par mer morir entre les bras me dame. N'onques nus ne vit si grant duel que ses frères li chisnes fist ne nus le pooit achiesser (1) et se feri en mer, ensi fina.

« Pour ce i fui alé premièrement que l'estoire n'en parla plus (2). — Et Sones li rois vint à Rome lui quart de fieus (3), dont li

(1) Ailleurs *acoisier*, apaiser, consoler.

(2) Cette phrase reste obscure.

(3) Avec ses quatre fils.

uns fu roi de Sezille, li autres rois de Norweghe, li tiers fu rois de Jherusalem et fu pères Fane de Baruth, qui ce m'a fait traiter, li quars apostoles de Rome. »

Début du poème :

Jadis ot un conte en Braibant,
Gentil de cuer, d'amis puissant,
Renommé de chevalerie.
Largheche iert sa loyalz amie ;
Bien sot ses amis avanchier
Et ses anemis abaissier,
Si qu'el royaume et en l'empire
Estoit auques et mestre et sire.

.

Avoit à non li quens Ansiaus.
Il fu moult bons et si fu biaux
Et en Flandres se maria.
Li quens sa fille luy donna
Et fu Aëlis apiellée,
Mais n'ot si bielle en la contrée...

Voici sommairement, après les détails généalogiques que fait connaître la préface, les points traités par l'auteur :

Les prouesses de Sone au service du comte de Saintois. — Il quitte ce dernier pour revoir son pays, mais en promettant de revenir. — Nouvelles tentatives pour vaincre les dédains de la belle Ydain de Doncheri, dont il est épris ; il se rend auprès d'elle, mais il est éconduit. — Retour à Saintois, où Luciane, la fille du comte, languissait depuis longtemps d'amour pour lui, sans être payée de retour. — Il se désole de la flamme qui l'attire irrésistiblement vers l'objet de ses premières amours, et de son côté Ide commence à regretter l'orgueilleux accueil qu'elle a fait aux sollicitations réitérées du noble damoiseau. — Cédant aux instances

du comte de Saintois, Sone se rend en Bourgogne pour y prendre part à un tournoi, et il n'ose lui refuser de prendre sa fille Luciane pour « amie. » Il y déploie un grand appareil. — Préparatifs du tournoi. — Dès le premier jour, le champion de Luciane avait gagné neuf chevaux, et le prix de la journée lui échut aussi le lendemain. Tout en ayant l'air de se réjouir de ses succès et des honneurs rendus à sa dame, sa pensée reste absorbée par le souvenir de celle qui avait à tout jamais captivé son cœur, et qui, de son côté, avait chargé un messenger de l'instruire du revirement qu'elle éprouvait. La pauvre Luciane, toutefois, ne se doute de rien et persiste dans la plus douce illusion. — Au retour du tournoi, de nouvelles fêtes les attendent au château du comte de Saintois (fol. 43 v°).

Une lettre du comte Henri, son frère, qui, malade, le presse de venir le rejoindre, oblige Sone à demander congé au comte de Saintois. Celui-ci le lui accorde, mais en même temps, ce qui augmente la perplexité du jeune homme, il lui offre en due forme la main de sa fille. Sone n'accepte que sous réserve et part, sans avoir en rien cherché à bercer ou à fortifier les illusions de la demoiselle. — Entrevue de Sone avec son frère malade. Celui-ci se rétablit bientôt.

Le poète, nous transportant maintenant chez la belle Yde, expose ce qui s'était passé en elle depuis le retour du messenger qu'elle avait dépêché au tournoi de Bourgogne, où Sone, comme nous l'avons vu, avait cueilli de si brillants lauriers (fol. 44 v°); elle continue à se reprocher d'avoir si mal accueilli les vœux d'un aussi vaillant chevalier. — Le comte Henri s'efforce en vain de décider son frère à le remplacer dans la suzeraineté de ses terres; celui-ci refuse et préfère retourner auprès de la comtesse de Donchery,

E dist à li q'encor venoit
Prier sa grasce et sa mierci.

Mais les remords de sa maîtresse n'avaient été qu'illusoires ; son orgueil se regimbe, la jalousie l'envenime, et elle accueille son obstiné prétendant par de poignantes railleries sur

Celi qui lanches lui bailla,
Ki sist ès loges en ta prée,
De loyer en fu couronnée.
« Prendés ce qui vous est jugié,
Laissiés ester autrui puchielle. »

L'amoureux prend en effet le parti de la « laisser ester » ,

Car che que ne puis avenir (1),
M'estuet eslongier et fuir.

Il retourne à Nausay ; mais Yde, de son côté, doit dévorer d'amères réprimandes pour sa *truferie* de la part de Sabine, sa *meschine*. — Revenu au château de son frère, Sone y arrive précisément au moment où Henri prêtait son attention à une « pucelle, » qui lui faisait lecture d'un lai, composé pour chasser ses ennuis et ses douleurs, par la pauvre Luciane

Cui amours font viestir le haire,

et dans lequel la fille du comte de Saintois avait *rimé* les prouesses de

Cil qui son cuer tout enporta.

Le jeune homme, dans la perplexité de son cœur, et sans tenir compte des instances de son frère, se décide à quitter le pays et à chercher aventure. Il part pour l'Angleterre, et de là pour

(1) Cet emploi actif de *avenir* = obtenir, est curieux.

l'Écosse. — Entrevue avec la reine ; la cour lui fait mauvais accueil. Ce qui fait que

Les Escos laisse as capérons
Lor chiervoise boire à galons ;
A son ostel est repairiés.

La reine se repent de son froid accueil et désire le revoir, mais c'était trop tard ; l'étranger faisait déjà voile pour la « Noruweghe. »

Et vinrent deviers Orient,
A une chité forte et grant,
Que li bons rois hourder faisait.

Sone y est reçu avec honneur par le roi Alain et par sa famille (47^e). — Description d'un dîner à la cour. — Le roi de Norwége, défié par le roi d'Irlande, a besoin d'amis et offre du service à son hôte, dans les termes délicats que voici :

Biaus sires, s'il estoit vos grés,
Compains à mes enfans serés.

La proposition est acceptée. — Le roi d'Irlande, aidé de celui d'Écosse, se met en route pour aller porter la guerre sur les côtes de la Norwége (48^e). — Préparatifs militaires ordonnés dans ce pays pour faire face au danger. Le roi résidait à Trase. — Les Irlandais et les Écossais ont abordé à St. Joseph ; leur armée compte 60,000 hommes, mais mal pourvus et pauvrement équipés. — Le roi de Norwége, accompagné de Sone et de ses deux fils, marche avec ses troupes vers St. Joseph, guidé dans ces opérations militaires par les conseils de Jofroy. — Les deux armées se rencontrent. Le roi d'Irlande est tué dans la mêlée par Sone ; d'autre part, Thomas, l'un des deux jeunes princes norwégiens, reste sur le carreau. Les Irois sont battus, mais cette vic-

toire coûte encore la vie de Houdians, le second fils du roi Alain, qui succombe à sa blessure (49^a 3). — Dans Brians, le roi d'Écosse, propose alors, pour terminer le litige, un combat singulier. Il est accepté, et les conditions stipulées des deux parts. Les combattants seront, d'un côté, Aligos, un géant de onze pieds, de l'autre, notre héros.

Pendant le répit accordé, le roi de Norwège, afin d'assurer la victoire du jeune guerrier qui a noblement pris sur lui la défense du royaume, veut donner à sa périlleuse entreprise la consécration de l'église, lui faire toucher les objets sacrés qui sont le palladium de sa dynastie, et invoquer sur lui, par l'organe de l'abbé de Galoches, la bénédiction du patron de la Norwège, Saint-Joseph d'Arimathie. Il le conduit donc vers l'antique abbaye de Galoches, construite sur un rocher dans la mer, et dont voici la description.

Le Château de Galoches.

Li rois et Sone sont entré (1), (fol. 51a col. 1);
 Li moine les en ont mené,
 Si les menèrent ou castiel.
 Onques nus hons ne vit plus biel,
 Et tant estoit dedans la mer,
 Perière n'i pooit gieter,
 Ne nus engiens c'on sache faire,
 N'i poroit gieter ne mal faire,
 Car sous roche naïve estoit
 Et la mers entour li batoit.
 Li mur dessus la roce sont,
 Qui batillié as crestiaus sont;

(1) Dans la barque qui doit les mener au château.

Ou mur defors a .iiij. tours,
 Mais u mont, je croi, n'a millours.
 U moiten des .iiij. avoit
 Une grande qui tout passoit ;
 Chelle tours estoit li palais (1),
 Ains nus plus riches ne fu fais.
 .c. piés de let partout avoit,
 Car reonde à compas estoit.
 Enmi droit iert la cheminée,
 Sur .iiij. pilers fu fondée ;
 Li piler souroret estoient,
 Qui le grand tuiel soustenoient ;
 Li tuyaus de fin keuvre estoit ;
 Quatre piés la sale passoit ;
 Li tuyaus iert defors ouvrés
 A or musique (2) painturés ;
 Teulz estoit dedens li palais,
 Mais nus plus riches ne fu fais.

Ki dedens le palais estoit
 Et les œvres bien esgardoit,
 Se Dieus entirement l'amast,
 A nul jour ne lui anuiast.
 Là puet on connoistre la foy :
 Le commencement de la loy,
 De l'angele(3) que Dieus envoya,
 La sainte vierge salua,
 Du maintien que Dieus ot en vie
 Et coment sa mors fu traitie
 Et coment en infier ala
 Et sés bons amis en gieta,

(1) On sait que *palais*, dans l'ancienne langue, avait le sens restreint de grande salle voûtée.

(2) Mosaïque.

(3) Prononcez *angle* ou *ange*.

Et comment chil doivent ouvrer
 Qu'en paradis vorront aler.
 Il y a de tous biens assés,
 De coi, se Dieu plaist, vous orés.
 Mais li pourtrais qui i estoit
 Painturés à fin or estoit.

Dans le préau, où le repas fut apprêté, on remarquait sur le mur

Qui de marbre liois fu fais

des portraitures d'un autre genre :

N'est oisiaus qui n'i soit pourtrais
 Ne bieste ne pissons de mer.
 Moult est plaisans à regarder.
 .x. lupars sur les murs avoit
 Et cascuns la geule beoit
 Et par engien ensi tournoient
 La geule u vent adiès avoient.
 Quant vens i fiert, cascuns sonoit
 Divers sons, cascuns s'acordoit,
 Ki tant sont biel à escouter,
 Nus ne s'en poroit soëler.

Tout près du château est une forêt,

Plaine d'aubours et de chipriès,
 De saigremor et d'alyers,
 D'alemandiers et d'oliviers
 Et d'autres arbres qui biel sont.

On y voit des cerfs, des daims, des cignes, des paons, des
 « heles »,

Et les *galices* qui ont elles (1)
 Mais ne pueent pas lonc voler.

(1) Nous laissons aux naturalistes le soin d'éclaircir la description de ce volatile appelé *galice*.

Douche aighe li couvient et mer.
 De sa faiture vous dirai
 Si con chieus qui veüs les ai.
 Au jugement de ma raison,
 Sont aussi grant comme taïsson ;
 Ne croi qu'il soient plus petis.
 Fais est comme cauwe soris
 Et ses elles sont de piel ;
 Poil a grant et agut musiel,
 Mais si grant noise fait adîés,
 Toute en retentist la foriest.

La solennité religieuse est précédée par un sermon de l'abbé, dans lequel est enchâssé le long récit de l'histoire du roi pêcheur, Joseph d'Arimathie, fondateur du royaume de Norwége et de sa dynastie. Cet épisode est un des plus curieux du poème et méritait d'être reproduit en entier.

Histoire de Joseph d'Arimathie (fol. 51 v^o, col. 2.).

Joseph fu d'Abarimhatie,
 Qu'en l'ostel Pylate ot baillie,
 Mais n'oublia pas Jhesucrist,
 Qui la nouvelle loy escrist,
 Et le demanda de saudées (1),
 Bien sont ces choses recordées.
 Pilate, qui baillius estoit,
 Joseph .vii. ans siervi l'avoit,
 Dieu demanda de ses sodées,
 Par tant fussent cuites clamées.
 Pylates Joseph mult amoit,
 Qui mult à musart l'en tenoit,

(1) En rémunération de ses services.

Quant autre don ne vot rouver ;
 Nonpourquant ne li vot veer,
 Joseph en fu fais li otrois,
 Qui bien seut que chiert li vrais rois.
 En la croix nel vot plus laisser,
 Les claus en ala erragier.
 Et u sepuchre le posa.
 De cuer et de cors l'aoura,
 Dont en fu acusés au roy
 Que il aloit contre lor loy.
 Il meismes nel vot celer,
 Ains le vot bien Dieu appieller
 Et croire en lui tout vrayement.
 Et quant Pylates che entent,
 Ki mult l'amoit et tenoit chier,
 Mais il lui couvint justichier,
 Et pour che qu'il s'a encusé,
 L'a Pylate en terre planté
 En une caverne parfonde,
 Qui de viermée flote et onde ;
 .xx. toises avoit de parfont.
 Pierres lées qui mult grant sont
 Ont deseure mis à chiment
 Et pour durer plus longement.
 En lait lieu fu enprisonés ;
 De culœuvres fu enconbrés,
 Bos et terentes et serpent
 Là li grevoient moult fourment.
 Mais Jhesuchrist l'a visité,
 .i. vaissiel lui a présenté.
 Bien est drois que vous m'en creés ;
 Car le vaissiel par tans (1) verrés.
 Joseph bonement conforta,
 Car la viermée li osta

(1) Tout-à-l'heure.

Et la puours toute fali
 Et li dure pierre amoli ;
 Plus soués est à sus gesir,
 Que kieutis c'on a fait carpir ;
 Tous fu li lieus enbaussemés ;
 Li vrais sans rendi telz clartés
 Que dont li solaus i luisist,
 Et quant à sa bouche le mist,
 De toute riens fu soëlés
 Aussi que novviaus fust disnés.
 De .xl. ans que il fu là,
 Onques jour ne lui anuia.

Vespasianus fu mesiaus,
 Lais devint, si ot esté biaux ;
 Verone vint querre santé
 Et Diex li a par li douné.
 Dieu Jhesucrist dist qu'il querroit (1),
 Se par lui la santé aroit ;
 Et Dieus Jhesucris le cura
 Et Vaspasianus l'aoura (2).
 Adont fist asanler ses os,
 De coi il ot grasce et bon los ;
 Sour Jherusalem a menés.
 Nuit et jour les a tant grevés,
 Il(*lisez* lui) et sa grant chevalerie,
 Que la chité ot escillie.
 La mère son enfant mengeoit
 Por le besoing que elle avoit.
 Quant la ville couvint widier,
 .xxx. en (= on) dona por .i. denier.
 Quant li Juïs furent aler,.. (3)

(1) *Querroit*, *kerroit*, croirait.

(2) Ce vers a une syllabe de trop; lisez *Vaspasyen*.

(3) Il y a ici évidemment non-seulement une altération (il faut *alé*, c'est-à-dire *détruit*), mais le vers de la rime fait défaut.

Verone ne s'est pas oublie,
 Ains s'en ala à Ananie.
 S'ont Vaspasyen acointié (1)
 De Joseph qui fu enmurés
 Et en la caverne afondrés.
 « Si nous donnés, sire, les os,
 Car la char est pourrie fors. »
 Dist li rois : « Faites m'i mener,
 Bien ay oït de lui parler. »
 Et Ananie le mena,
 La caverne li ensengna.

Li rois fist les pieres oster,
 Toute la bouche descombrer ;
 Lors en issi si grans clartés
 Que uns solaus i fust levés,
 Et si grans douchours en issi
 Que tout en furent raempli.

Vaspasianus esgarda
 Et voit Joseph qu'encor siet là,
 Si l'a par Dieu salué (2),
 Douchement l'a araisonné :
 — « Dieus, dist Josés, sainte Marie,
 Jà ai je de vous vois oïe,
 Et s'en Dieu Jhesucrist créés,
 Vostre vois encore sonnés »
 — « Amis, je suis rois crestyens,
 Mais à vous ne vueil fors grans biens,
 Se en Dieu Jhesucrist créés,
 Pour qui vous fustes enmurés. »
 — « Oyl, dist Joseph, je i croi,
 Tenir ne vueil nulle autrè loy. »
 Et li rois li prie et semont
 Que il se laist dont traire amont.

(1) Informé. — Ici encore manque une rime.

(2) Vers incomplet. Il faut, je pense, mettre *de par* Dieu.

Dont ont ⁽¹⁾ des engiens atourné,
 S'ont jus des cordes avalé;
 Joseph se loie et atacha,
 Li rois traire le commanda.

Joseph aporte le vaissiel
 Que Dieus lui ot tramis si biel
 Entre ses bras mult douchement;
 Dont fu esgardés de la gent
 Et le vaissiel vinrent baisier.
 Qui son malage i vot touchier,
 Tous sains et garis s'en raloit,
 De coi la fois mult essauchoit.
 Crestyentés fu asseür ⁽²⁾,
 Efforchiet en furent li mur.
 Quant Joseph fu enprisonnés,
 Il lui estoit uns fieus remés
 Et si ot à non Josaphus;
 Mult estoit bons clers devenus,
 Puis fu vesques crestyennés,
 Li primiers ki fu ordenés;
 Mult fu preudons de sainte vie
 Et la fois fu mult essauchie.

Vaspasianus s'en rala;
 Titus, ses fieus, qui li aida,
 Et Joseph d'Abarimatie,
 Qui le vaissiel ot en baillie,
 S'en rala un mur effondrer.
 Le saint fier en rala oster,
 Dont Longins le costé piercha
 Le vrai Dieu, qui li pardonna.
 Joseph l'i ot mis de ses mains,
 Si en dut iestre plus chiertains,
 Si l'a gardé et honnouré,

(1) Ms. *an*.

(2) *Asseür*, adverbe, en sûreté.

Compagnie lui a porté.
 Petit remest puis en Surié (1) :
 De par Dieu li fu anonchié
 Que il outre la mer passast
 Et la foi Dieu i essauchast ;
 Lez Escalone troveroit
 Une nef qui là l'atendoit ;
 De toute rien est desgarnie.
 « Entre ens, si ne t'esmaye mie,
 Si en laisse Dieu couvenir ;
 Bien te metra à son plaisir. »
 Joseph va au commandement
 Et en la nef entra briément,
 Mais il n'i va pas desgarnis :
 Li sains vaissiaus ert ses amis,
 Le saint fier a à compaignon
 Par quoy Longis ot le pardon.
 La nés (2), qui bonne et forte estoit,
 Joseph et l'autre bien rechoit,
 Mais ains n'i ot qui le seuwist,
 Si prist en gré che que Dieus fist.
 Ensi en chelle nef entra
 Et la nés du port s'eslonga ;
 Si tost s'en va con nés puet faire.
 Si le coisirent de Selaire,
 Li nés mas ne voile n'avoit,
 Mult grant mierveille lor sanloit.
 La nés Joseph est tant alée
 Que à Gayette est arrivée ;
 Joseph s'en ist, n'i est targiés.

(1) La rime *anonchié*, qu'il est impossible de mettre à sa forme fém. *anonchie*, m'oblige à orthographier *Surié* (Syrie).

(2) Ms. *nef*, leçon contraire à la grammaire. De même quelques vers plus loin.

Uns chevaus fu aparilliés
 Et unes armes pour parer
 Et pour chevalier adouber ;
 Et toute rien si bonne estoit,
 Con à preudome couvenoit.
 Par armes la foy essaucha
 Et toudis avant l'amena ;
 Mais ne vous vueil pas tout conter,
 Comment Dieus le laissa ouvrer.
 Dieus le voloit et consentoit,
 Bien savoit que Josés l'amoit.
 Tant passa terres et pays
 Li preudons, c'à Dieu est amis,
 Qu'en Noruweghe arriva.
 Les Sarrasins tous en gieta.
 Le roi ochist qui i manoit,
 Ki la plus bielle fille avoit
 Que on peüst u mont trouver.
 Joseph le prist à enamer ;
 Char ot et cuer et volenté.
 De coi il a con folz ouvré,
 Car celi a fait baptisier,
 De coi elle n'eüst mestier.
 Car Dieu Jhesuchrist ne creoit,
 Joseph sour toutes rien haoit,
 Car il avoit son père ochis
 Et grant part de ses bons amis.
 Joseph ne se vot deporter (1)
 Qu'il ne le vosist espouser ;
 Et quant Josés l'a espousée,
 De tout son cuer l'a enamée.
 Mais Diex Joseph fourment amoit,
 Pour cheli tenter le voloit
 Es rains et desous l'afola,

(1) *Se deporter*, s'abstenir de, renoncer à.

De coi grant dolour endura.
 Là li preudons ensi estoit,
 Qui viers Dieu se reconnoissoit (1).
 Partout ses hommes a mandés,
 De cui il est fourment amés :
 Por che que royaumes estoit
 Dist que couronne porteroit.
 Et si baron l'ont bien loé,
 Joseph ont à roy couronné,
 Et sa fame fu (2) delivrée
 D'un enfant, puis fu couronnée.
 Li rois fist norir chel enfant ;
 De membres le vit assés grant,
 Mais Dieus en tel point le tenoit,
 De membre aidier ne se pooit,
 Pestre ne se peut ne s'aidier,
 Adiés le couvenoit gisier (3),
 Mais à Jhesucrist tant pensoit,
 Que tout son cuer à lui avoit.
 Mult mena li rois sainte vie,
 Sainte glyse en est essauchie.
 Mult fu longement afolés;
 Entrues fu chilz castyaus fremés,
 Si fait c'on puet chi esgarder;
 On ne poroit millour trouver,
 Car il siet chi en mer salée,
 Leur (4) ne chiet assaus ne mellée ;
 Nés par mer venir n'i poroit,

(1) Se repentait.

(2) Ms. *est* ; leçon contraire à la mesure.

(3) Je n'ai pas d'autre exemple de cet infinitif *gisier*, p. *gesir*. Peut-être que le texte primitif portait au vers précédent *ne vestir* et qu'il faut lire ici la forme usuelle *gesir*.

(4) *Leur*, là où ; l'emploi presque exclusif de cet adverbe relatif est une particularité qui m'a frappé dans notre poème.

As roches couviertes ferroît.
 Vés là l'aighe douche nagant,
 Qui chi as murs li va batant.
 De toutes manieres poisson
 Y a adiès mult grant fuisson ;
 Nus ne les poroit escillier,
 Ne millour ne puet on mangier.

Li bons rois une nef avoit,
 Si tost que messe oïe avoit,
 Entroit ens, si aloit peschier ;
 Derriere avoit .i. notonnier,
 C'adiès sa nef li conduisoit
 Es lieux ù avoir le voloît.
 Ensi li plaisoit li peschiers
 Et li deduis des notonniers ;
 Là oublioit sa grant destreche,
 Car si fais maus maint homme seche,
 Et pour iche qu'ensi pescha,
 Li renons partout en ala :
 Rois peschieres fu apielés,
 Encore est li nons renommés.
 Chelle vie ot maint jour mené,
 Tant c'uns chevaliers l'ot sané,
 Et puis fu d'armes si poissans ;
 Mult confondi les mescreans.
 Mais ses fieus jouenes trespassa :
 En chelle fiertre se gist là,
 Mais longement vesqui li rois ;
 En sa vie essaucha li fois.

Quant de mort se vit alité,
 Treze moines ot estoré
 U non de Dieu le tout puissant,
 De qui siervir il fu engrant,
 Et les .xii. apostles nommés
 Sommes chayens .xiii. remés.

De sa vie vous ai conté
 Mult volentiers et verité.

Sa terre ert à ce jour nommée
 Lorgres, ch'est verités prouvée.
 Lorgres est un nons de dolour,
 Nommés en larmes et en plour ;
 Bien doit iestre en dolour nommés,
 Car on n'i seme pois ne blés,
 Ne enfes d'omme n'i nasqui,
 Ne puchielle n'i ot mari
 Ne arbres feuille n'i porta,
 Ne nus prés n'i raverdia,
 Ne nus oisiaus n'i ot naon (1)
 Ne se (*si ?*) n'i ot beste ~~faon~~,
 Tant que li rois fu mehagnés
 Et qu'il fu fors de ses pechiés ;
 Car Jhesucrist fourment pesa
 Que la mescreant habita (2) ;
 Et par Adam poés prouver
 C'on ne doit commant trespasser.
 Il et elle le trespassèrent,
 En grant dolour le comparèrent (3).
 Et si vous di de la contrée ;
 Or est Norouweghe appiellée.
 Sire roys, de Dieu le tenés ;
 Nul autre signor n'en avés
 Et Dieu siert chilz qui le deffent....

Ce discours terminé, l'abbé adresse des encouragements à Sone,
 fait exhiber le saint graal et la sainte lance :

Puis ouvri un vaissiel d'ivoire,
 Qui fu tailliés à mainte ystoire ;

(1) Mot formé de *natus*, comme *faon* de *fetus* ; il manque dans les glos-saires.

(2) *Habiter*, c. à. d. maritalement ; l'emploi actif de ce verbe, pris dans ce sens, est curieux. Peut-être faut-il lire : *qu'o la mescreant habita*.

(3) Expièrent.

Et le saint greal en sacha.
 Tous li pays en raluma.
 Lors veïssiés moines plorer
 Et en plorant si haut canter,
 Che fu *te Deum laudamus*;
 Ne de tels vaissiaus n'est-il plus...
 Li fiers mult biaux et blans estoit;
 A la pointe devant pendoit
 Une goutte de sanc viermeille,
 Dont mult de gent vient à merveille.
 L'abbes les fierres lor moustroit
 U li cors Joseph reposoit,
 [*Et*] l'autre ù ot estet Adans
 Ses fielz; n'ains n'ot que ij enfans :
 Josephus fu li uns només,
 Li premiers vesques ordenés... (fol. 52 v^o, col. 3).

Après cette consécration au combat, accomplie par l'abbé de Galoches, Sone et le roi reviennent à Saint-Joseph (53^a 1) ; le jeune varlet y est adoubé chevalier et armé de l'épée de Saint-Joseph, qui lui est temporairement confiée pour le grand fait d'armes auquel il se prépare.

Détails du combat. La victoire est au jeune et valeureux champion du roi de Norwége (53^b 3). Le roi d'Écosse fait la paix et se retire avec ses troupes. — Odée, la fille d'Alain, est prise d'amour pour celui qui vient de sauver le trône de son père ; ces amours forment le principal fond du poëme. [Ici s'intercale un intermède, qui nous reporte vers la jeune comtesse de Donchery; elle déplore encore une fois son fol orgueil envers Sone et subit de nouveau quelques dures admonitions de la part de sa franche et plus charitable *meschine* (54^{ab})].

L'abbé de Galoches fait redemander à Sone l'épée de Saint-Joseph ; celui-ci, après quelque hésitation, se résigne à la rendre ; il songe aux amours qui l'attachent à son pays et prépare son retour.

Encore vueil je regarder
 Cheli qui tant m'a decachié (1),
 S'en li aroit tant de pitié...;
 Le frain as dens encarcherai
 Et encore merci querrai.

Cette résolution de partir affecte péniblement la famille royale, et particulièrement la princesse Odée. Celle-ci s'efforce en vain de déterminer son père à laisser à Sone l'épée de Saint-Joseph, dont la restitution est la cause de son dépit. Mais toutes les peines qu'elle se donne, pas plus que ses chaleureuses protestations d'amour, ne fléchissent le cœur de son bien-aimé. La jeune fille dut en prendre son parti ; au moins se donnera-t-elle la satisfaction de lui offrir ses plus précieux bijoux et de lui faire serrer dans ses malles, sans qu'il s'en doute, avec la coupe du roi pêcheur, l'épée sacrée de Galoches. Au moment décisif du départ, elle tombe en « pamoison ». Revenue à elle, elle se rend une dernière fois à bord du vaisseau, mais elle y succombe à une nouvelle défaillance, durant laquelle une tourmente s'élève et lance le navire en pleine mer. La voilà forcément et fatalement la compagne de voyage de celui qui n'était encore ni son amant ni son mari : position délicate et compromettante, mais dont sa candeur et la droiture de son chevaleresque protecteur sauront la faire sortir sans atteinte portée à sa réputation (55^b 3). La tempête les pousse au port d'Alixandre, sur les rives d'Irlande, du pays dont Sone, comme nous l'avons vu, avait tué le souverain.

Trahison du « maronnier », qui livre son illustre passager à la vindicte des autorités irlandaises. Une lutte terrible s'engage à bord du vaisseau ; Sone reste maître du terrain, car Odée était allée lui présenter la « bonne espée », qu'elle avait cachée dans

(1) *Déchassé*, débouté, repoussé.

ses malles. Grâce au conseil d'un varlet, ils parviennent à se réfugier dans un château de templiers, où ils sont accueillis avec empressement. Les templiers proposent de soumettre le vainqueur du roi d'Irlande à un jugement que prononceraient en due forme les « pers du castiel » (56^b 3). On décide un combat contre deux ; Sone l'accepte et en sort victorieux. La reine et son conseil l'ayant déclaré quitte, ils ordonnent qu'il soit fourni de tout le nécessaire pour la poursuite de son voyage. Avant le départ, la veuve royale étant venue rendre visite aux jeunes voyageurs hébergés au château, elle s'éprend d'amour pour celui qui l'a rendue veuve et cherche à retarder son embarquement. (Ici vient une tirade de jeux de mots sur *mer* et *amer*). Jalousie d'Odée. La reine emploie vainement la menace pour attirer Sone dans ses filets amoureux, puis elle a recours aux bons offices du maître templier pour se ménager une entrevue nocturne avec le chevalier étranger. Sone s'y prête sans peine.

Li templiers lor faisoit anui ;
 Cheli laisse [il] avueques li,
 Mais je ne vous sai pas conter
 S'aveques li ala juer
 U il parla de druerie,
 Mais grant noise ne firent mie... (58^b 3) :

Nous dirons, nous, dès maintenant, que le fruit de la complaisance de notre héros fut un futur roi de Sicile. Sone promet d'aller ramener la princesse Odée à son père et de revenir ; la reine y consent et le comble de présents (59^b).

Odée, en tout cela, ne s'est doutée de rien. Pendant le trajet vers la Norwége, une conspiration se trame contre Sone parmi les hommes de l'équipage ; elle est révélée par Odée. Un combat meurtrier s'engage entre les conspirateurs, d'un côté, et Sone et sa suite de l'autre : cinq des premiers, et parmi eux le pilote, sont massacrés.

Mais li nés est alaganée (1),
Car gouvreneres i falloit.

Le gouvernail dut être confié à un faible garçon. — Seconde mêlée et suprême effort des cinq hommes restants pour « effondrer » le navire; ils sont mis à mort, sauf un seul « esmanchié » qui, du bras qui lui reste, va percer un trou dans la cale. Le courage et le dévouement d'Odée écartent ce nouveau danger; elle estoupe le trou, et lutte avec le coupable, dont elle est grièvement frappée. Sone, en la vengeant, est lui-même blessé à la cuisse. La princesse se croit assez de mérite pour redoubler d'espoir que son ami ne lui refusera plus son cœur, et lui déclare net qu'elle ne « respassera »

Qu'en vostre lit m'arés couchie.

Arrivée à Saint Joseph (60^a 1); grande surprise des habitants sur l'état défectueux du navire. La princesse et Sone sont transportés au palais, où des soins pressés amènent bientôt la guérison de tous les deux.

Odée multiplie ses tendres attentions, mais le chevalier reste froid, car, dit le poète :

Sones a ailleurs son desir (61^a 3).

Il médite le projet de repartir, mais le roi, qui a tout mis « à son comant, » juge ce projet à la fois coupable et insensé, et lui fait ces tendres et légitimes représentations :

Ma fille en tel point remanra,
Jà mais nul jour joie n'ara;
Elle a pour vous dou cuer languï
Et de son cuer vous a siervi;
Cors, avoir, vous a tout doné,
Que riens ne li a demoré.

(1) Mise en désordre. V. Baud. de Condé, Voie du Paradis, 482, à *laganmtse*.

Alain lui ayant fait délicatement entendre que sa fille, en voyageant en sa compagnie, avait fait le sacrifice même de sa réputation de chasteté,

Chiertes, dist Sone, donné m'a,
Et à bone foi amé m'a,
Mais il n'a pas ensi alé
Que vous avés chi aconté.
Si me doinst Diex souverain pardon
Et à la mort confession,
Que ne pierdi par mi casté,
N'ainc n'en och vers li volenté.

Sone fait reddition des coupes qu'il avait reçues en présent de la cour avant son premier départ ; le roi, guidé par des motifs de cupidité, commet la faiblesse de les accepter et de les remettre au « tigart » (trésorerie). Odée est désolée et irritée de cette mesure. Dans une nouvelle entrevue avec Sone, elle lui fait un touchant tableau des services qu'elle lui a rendus, du dévouement dont elle a fait preuve, et le supplie avec ferveur de ne pas la quitter.

« Vos demorers me sauveroit
Et vos departir m'ochirroît.
Ensi est la cose partie :
Vous avés ma mort ou ma vie. »

En dépit de ces instances, renforcées par les prières de la mère, Sone persiste dans sa résolution de retourner en France, mais s'engage à revenir. Odée finit par se résigner, et la dernière soirée se passe dans une douce effusion de sentiments tendres de la part de la princesse ;

A peu que amer ne li fait.

Le roi, revenu de sa mauvaise humeur, s'était décidé à rendre les coupes, et Odée recommande surtout au chevalier de ne jamais se dessaisir de la grande, car elle lui portera bonheur (63^e 3). Touchants adieux ; le chevalier part.

Galles ont à diestre eslongiet,
 Si ont moult Escocche aprochié
 Mais pené sont que ens n'enbaçent (1).
 Si ont approchié Danemarche...
 En Finnelaye sont entré,
 Danemarche ont outre passé,
 Si riment outre as avirons,
 Le vent ont des roches felons.
 De Finelaye sont issu
 Et sont en Logarde feru...
 De Logarde viennent en mer,
 A Bruges vieurent (2) arriver.

Arrivé dans ce port, Sone remet aux maronniers qui s'en retournent un anneau et une lettre à l'adresse de la princesse de Norwége (64^a 1), qui, les ayant reçus, en éprouve la joie la plus vive. — Après s'y être fait annoncer, il arrive à Nausay, où la renommée de ses exploits l'avait précédé et où on lui fait le plus brillant accueil.

Vainement le comte Henri fait-il de nouveaux efforts auprès de son frère pour l'engager à le décharger de l'administration de sa terre ; Sone insiste pour que le comte prenne femme et fasse lignée. — Tourmenté de l'idée que la cruelle dame, « dont point n'a cangiet du desir », pourrait apprendre par la rumeur publique les aventures du voyage forcé qu'il avait fait en mer en compagnie de la princesse Odée, il lui prend envie d'aller lui exposer les faits, espérant, par l'effet qu'il produirait, ou de réussir ou de rompre une bonne fois. Il se rend donc à Donchery en compagnie de son frère et de deux varlets (64^b 2).

Yde fu mate et abaubie,
 Siques moult de sens i oublie.

(1) Qu'ils ne s'y embattent.

(2) Voulurent.

Elle écoute avec un certain recueillement les amoureuses protestations du chevalier, puis d'un ton froid elle évoque le souvenir de la suspecte aventure avec la fille du roi de Norwége.

« Legier cuer avoit et joli (1)
 » Fille de roy qui vous creï ;
 » Volés aussi que je vous croie ?
 » Avés vous esgardé la voye
 » Où vous pourmener me cuidiés ?
 » Vous en estes mal aïsiés (2) :
 » Car jusqu'à tant ne vous kairray (3)
 » Que je tout froit mort vous verray...
 » Laissiés à mi vos estouties,
 » Ralés à vos foles amies...

Sur ce, l'intraitable jeune fille rentre dans sa chambre, où

Moult se doulouse; moult se plaint.

Henri et Sone délibèrent avec Sabine ; la soubrette est d'avis qu'il faut rompre tout net ;

Nient plus ne le puet aploier
 Que uns agniaus puet fier mangier.

Après leur départ, une nouvelle scène de vivacité se produit entre Sabine et sa maîtresse. Quant à Sone,

Outre la grant mer passera
 Et au Temple se rendera.

Longues réflexions du poète sur la lutte morale qui s'engage maintenant dans l'esprit de son héros, qui à la fin semble triompher des assauts d'un amour malheureux.

Une invitation, faite par la comtesse de Champagne, à

(1) Gai, frivole.

(2) Je crois qu'il faut aidés.

(3) Croirai.

prendre part à un tournoi qui doit avoir lieu à Châlons, est déclinée ; toutefois les deux frères se décident à s'y rendre en simples spectateurs (65^a 2). Ce rôle, Sone l'abandonne bien vite, et s'engage incognito dans la joute. Il fait des merveilles, après quoi il va modestement rejoindre le logis de son frère, où il est suivi du ménestrel Rommenal, grand admirateur des prouesses dont il vient d'être le témoin (66^b). Henri raconte les malheureux amours de son frère au ménestrel, qui en fait de longues exclamations de sympathie.

Le lendemain, la comtesse a beau faire crier le valeureux jouteur ; Sone maintient son incognito, change d'armure et retourne au tournoi en compagnie de Rommenal. Nouveaux succès, nouvelle disparition du vainqueur ; impossible à la comtesse de lui faire tenir le prix du tournoi, qui était un mouton doré. Voilà que, par une habile supercherie, un faux vainqueur se présente et emporte le prix et les honneurs. Heureusement Rommenal est là qui dévoile la fraude (magnifique tirade sur la trahison commise (68^a 1), et qui fait connaître la vérité. Longs entretiens entre la comtesse et le ménestrel, sur les revers d'amour de Sone, sur l'orgueil de la demoiselle de Donchery, et sur les exploits du chevalier en Norwége. — La comtesse se propose d'organiser une *table ronde*, pour laquelle elle fera mander à la fois Sone et sa récalcitrante maîtresse.

Et tout partout crier faisoit
Que à Machau la table aroit...
Et si ara (*Sone*) l'amour s'amie
Quant li honours li ert jugie.

Ide est en effet invitée (68^a 2) et elle accepte. — D'autre part, Sone

Qui à Nausai est tous irés,
Ne tient compagnie à nului...

N'à l'amour ne vuet recouvrer,
Anchois travaille à l'oublier.

Il refuse d'abord sous prétexte de maladie ; mais, se ravisant sur les instances de son frère, il se décide à s'y rendre « privée-ment ». Il passe la nuit au *Nuef Castiel*. — Le prix offert par la comtesse était un cerf doré :

Grans cornes ot et bien cornues,
De campignoles pourpendues,
Qui de fin or estoient toutes.

Notre héros n'a pas sitôt aperçu parmi les écus exposés celui d'Eudon, le frère d'Ide,

Si l'a tout souvin enviersé,
Du cuer du ventre a souspiré :
« Las », dit-il, « comment partirai
« De celi que tant amé ay...,
« Et si m'en esteura partir
« Quel meschief qu'en doie souffrir. »

Aussitôt il revêt son armure et va rompre une lance contre Eudon, qui est terrassé. — Après une deuxième victoire, remportée sur un chevalier d'Argonne, « le tierc escu crokier ala » (69^b 1) et plusieurs autres encore. — Ide, témoin des prouesses de son prétendant, qui a vaincu son frère, se voit combattue entre l'amour et la haine ;

Ensi amoit, ainsi haoit.

La comtesse de Champagne charge Rommenal de découvrir le nom de l'intrépide joûteur ; le ménestrel cependant, l'ayant appris, observe fidèlement le secret que lui avait imposé le comte Henri. Mais la comtesse a bientôt acquis la certitude que c'est Sone de Nausay, et au dîner, qui a suivi la joûte, elle a soin de faire placer côte à côte Sone et la demoiselle de Donchery, que ce voisinage embarrasse sensiblement.

N'i a cheli qui ait cuer sain,
 Ains l'ont depechiet et parti ;
 Là n'a amie ne amī.

Malgré les efforts de la maîtresse du lieu, le chevalier reste morne et silencieux. Le festin terminé, on carole ; puis la comtesse de Champagne entonne un chant, qui se termine ainsi :

Main se leva bielle Aelis,
 Mès ne fu plus loyals amis.
 Prions tout pour la bielle Ydain ;
 Nus ne fu plus loyals amis
 Que chils que je tieng par la main.

A ce moment on voit apparaître à la fête le comte Renaut de Brabant, oncle de Sone. Indigné de l'affront fait à son neveu par Renaut de Saint-Richier (un des épisodes du tournoi, fol. 70^a 2-3), il veut en faire vengeance ; la comtesse l'en dissuade et la fête recommence. Renaut de Brabant va plaider auprès d'Ide la cause de son neveu (à l'insu de celui-ci) et paraît réussir.

Seconde journée de la table ronde. Sone persiste dans son attitude de mélancolique abattement :

Il ne se laisse bien avoir,
 Ains se met tous jours en doloir.

Enfin, après de longues hésitations, il accepte une lance des mains d'Ide, qui la lui remet en chantant ce refrain :

Je doins mon cuer à mon ami
 Et la *blanque* lanche au jouter (72^a 2).

D'autres lances encore sont prises successivement par lui auprès de sa dame. D'abord une verte, couleur expliquée par Ide en ces termes :

Or li ai m'amour raverdi.

Puis une *ynde* :

Car c'est emperiaus coulour,
Si tieng mon ami à millour ;
Emperial amour donrai
Chelui que tant fourmené ai.

Puis une quatrième, de couleur *vermeille*, comme les yeux *vermaus* du lion ; enfin une cinquième qui fut *d'or* ; « dessous pendoient cheviel d'or ». Cette dernière présentation est accompagnée du discours suivant :

J'ai mon ami lonc tans amé,
Adiès li ai m'amour celé.
Or li (1) desqueuvre à cuer entier,
Avec l'or li (1) vueil ottryer,
L'or et mon cuer envoie ensanle...
Li ors, c'est li plus chiers metaus...
Mi cheviel par deseur (*lisez desoz*) l'or sont,
Une seneffianche i font :
Sour mi estoient au plus haut,
Or voi bien c'orgieus ne m'i vaut,
Si mis orgueil par desous l'or
Que portai orgueilleusement,
Et mes cheviaus qu'estoient sor ;
Comme coupale (2) à lui me rent.
Nonpourquant un grant cas i a :
Sa mere de fons me leva.
Chilz poinz m'a moult fait eslongier
Ne ne m'i laissoit aprochier,
Car il n'y a nul mariage,
Sainte glise m'en a fait sage (3).

(1) Omission du régime direct pronominal *la*, conforme à la syntaxe de l'époque.

(2) Coupable.

(3) *Faire sage de qqch.*, en instruire. Dans l'ancien droit, il y avait affinité

Mais on a mainte fois conté
 C'on n'a pas qanqu'on a amé.
 Et sache Dieus et sa viertus
 Que vous tout seul en ai dit plus
 C'à tout l'autre monde ne l'ai,
 Ne jà mais, je croi, ne ferai :
 Mais sans tort m'i veuil acorder...

Cette révélation est faite pour abattre complètement le preux chevalier qui avait repris espoir. Après avoir, de ses cinq lances, accompli cinq victoires, il s'éclipse, retourne à Nuef-Castiel et de là à Nausay, où il recommence à *doulouser*.

Le départ subit du héros de la journée répand quelque tristesse sur la table ronde. Ide elle-même en est assaillie de « douleur et de destreche ».

Il s'agit aussi de savoir « à qui donner le cerf ? »

Autre incident : Le comte de Brabant, malgré ses quatre-vingts ans, s'éprend lui-même d'amour pour la belle Ydain (73^b 3) et lui fait une déclaration ; la demoiselle n'y ajoute qu'une foi assez douteuse, et elle a de bonnes raisons pour cela ; mais la flamme du vieux comte n'en est pas moins réelle.

Amours li a le piet levé,
 L'oreille li a escaufé
 Et le cuer ou ventre engrossié ;
 Mais ne l'a pas ensi playé,
 Con il a Sone son neveu :
 Mieus en sara querre son preu.

Il fait une demande en mariage formelle à son frère, mais celui-ci, de son côté, s'en étant rapporté à sa sœur, Ide refuse net en ces termes :

de fraternité entre le baptisé et les enfants du parrain. Le Concile de Trente a restreint l'alliance.

Mes cuers n'est pas si tos cangié ;
 J'ai vo neveu piecha amé,
 N'encor n'en ai mon cuer rosté,
 Que je à autre soie amie
 Por homme que je sache en vie ;
 Mais or me laissiés tout ester,
 Vous n'i poriés el recouvrer.

Le comte retourne en Brabant, « s'a cuer et cors enamouré ».

Après une longue discussion, on décide, relativement au cerf doré, que Rommenal serait envoyé à Paris, et le cerf mis à la disposition de la reine de France. Un tournoi est annoncé pour avoir lieu, à un mois de là, à Montargis ; il serait suivi, trois jours après, par un^e table ronde, et une invitation ne manquerait pas pas d'être adressée à Sone « fils de la cousine germaine de la reine. »

Henri « le nain », frère de Sone, qui était resté l'hôte de la comtesse de Champagne jusqu'au retour de Rommenal, part à son tour pour ses domaines, fort réjoui des soupirs de l'octogénaire comte de Brabant pour la belle Ydain de Donchery, car il en espère la guérison complète de son frère.

Sur ces entrefaites, arrive un messager de la cour de Norwége (c'est Gracien, le maronnier) auprès de Sone, pendant qu'il séjournait à Nausai. Il apporte des nouvelles importantes :

« Et si vous fai d'une rien sage
 Que en no regne faut uns rois.
 Mors est il a passé .iiij. mois,
 De coi li royaumes desire
 Que lor rois fussiez et lor sire » (75^b 2).

Sone réfléchit, puis ayant gratifié le messager d'un cheval, il lui remet une réponse favorable ; en même temps il le charge d'un anneau d'or destiné à la reine de Norwége. Gracien retourne à « Baiviers », où il trouve sa galye « tout aparellie ». Arrivé à

Saint-Joseph, il présente l'anneau à la reine et soulève chez Odée une tempête de jalousie, qu'il parvient toutefois à calmer.

Henri avait révélé à son frère les propositions faites par Renaut à Ide, ce qui finit, en effet, par dissiper la sombre mélancolie du jeune chevalier. Les deux frères se rendent à Bar, auprès du comte de Saintois; affectueux accueil de la famille (77^a 1); Luciane fait des reproches à Sone sur sa longue absence, et le père de nouvelles propositions de mariage, qui sont franchement déclinées. Départ de Bar et arrivée à Senlis chez le roi de France. Ici, après un excellent accueil, les relations se troublent brusquement, grâce à l'orgueil froissé de la reine, qui détermine les deux frères à partir sur le champ. Regrets tardifs de la reine (« fille au roi de Hongrie estoit »); elle en vient même, dans le dépit que lui a causé ce départ, à des voies de fait commises sur le sénéchal et à de vives explications avec le roi, qu'elle rend responsable de la mauvaise réception faite à son « neveu ».

« On recorde en maint lieu sovent :
 » Qui moi aime, s'aime mon chien.
 » En ce recort ne voi fors bien ».

Revenu à Nausay, en vue de son prochain départ pour la Norwége, Sone y procède à la distribution de ses chevaux entre le comte de Saintois, Luciane, Ide et Eudon.

Entretiens, la princesse Odée, informée par Gracien du tournoi qui doit se faire à Montargis et auquel Sone devait prendre part, compose un lay sur *tot le fait* des aventures entre elle et son ami, et le fait apprendre à une harpiste, appelée Papegay,

Qui de harper avoit le pris,
 Si avoit elle de chanter.

Cette harpiste accompagnera la comtesse Orvale, qu'Odée charge d'aller à la cour de France, d'abord pour y faire entendre son lay, puis pour solliciter l'arbitrage du roi (à qui elle envoie

un « gierfaut » en présent) au sujet de ses prétentions à être l'épouse du chevalier de Nausay :

Et jugement li (*au roi de France*) demandés
Se je doi avoir mon ami,
Quant il ara le lay oï (78^b 1).

Sone, accompagné de son frère, part pour le tournoi de Montargis, mais tient encore une fois à y participer « privéement », ce qui veut dire incognito. Description détaillée de l'hôtel pris à Souverain-Menil « lés la foriest de Montargis » (78^b 2). Récit des revers de fortune éprouvés par son hôte, qui s'appelle Godefroid et qui se trouve être un beau-fils du comte de Flandre, réduit à la misère par les fourberies et les exactions d'un bailli royal, et dont la femme, Emmeline,

Ante fu Aelis la bielle,
Chelle, qui sainti à Nivielle.

Générosités de Sone envers ce pauvre preudon, dont la femme était de son propre lignage; description de la beauté et des hautes qualités de leur fille Nicolaïe. Des relations amicales s'établissent entre les deux étrangers et cette infortunée famille. (Ce tableau d'intérieur est d'une remarquable fraîcheur d'expression; fol. 79 et 80.)

Sone entre en lice, habillé d'abord de blanc, « et tous les justiche et mestrie », puis de vermeil, puis de vert (« plus estoit vers que papegais »). La victoire lui échoit chaque fois, mais chaque fois aussi il s'éclipse promptement pour regagner son hôtel. Rommenal l'a bien reconnu, mais il observe encore le secret; les démarches de la comtesse de Champagne, pour découvrir le nom du vainqueur, sont également infructueuses.

Li troi ont le tournoi vaincu :
Li blans, li vers et li viermaus ;
Tous li pris est jugiés sur yalz.

Liquels que soit, le chierf ara
Chilz qui demain mieus le fera.

L'absence de Sone à la fête est fort critiquée, surtout par les fanfarons chevaliers « c'au roi parti avoient ». Le ménestrel Rommenal court même de grands dangers à prendre la défense de l'absent, mais l'autorité de la reine le protège. Dans une entrevue qu'il a le même soir avec Sone (82^e), il instruit celui-ci de ce qui se dit sur son compte à la cour et des excellentes dispositions de la reine à son égard.

Sone, je te crie merci
Et la bonté qu'il a en ti,
Que elle soit demain moustrée,
S'en iert la roïne honourée
Et si anemi craventé,
Qui de beubant ont tant moustré.
Se li .xx., c'au roi ont parti,
Estoient demain abaubi,
Che seroit joie à regarder,
Car nului ne laissent durer.. (82^a 2).

Le deuxième jour du tournoi, Sone se présente, en effet, en azur « à une aigle d'or seulement ». Il fait mordre la poussière aux vingt chevaliers du parti du roi, et voilà la reine enfin vengée des humiliations dont ils s'étaient plu à l'accabler ; « voilà », dit-elle avec raillerie au roi,

« Velà vos armes puer gietées (1),
« As piés de tous chevaus foulées ! »

Après cet exploit, Sone rentre au *recet*, change de *couvretures* et en revêt de blanches « à trois croissans de noir ». Nouveaux

(1) *Gieter puer* (lat. *porro*), jeter là, fig. vilipender.

succès ; sans songer au prix auquel il a droit, l'invincible champion

..... s'est ès routes mis (1)
 Et il fu toz esvanuis...
 Moult longement poront muser
 Chil qui delés le chierf estoient
 Et le demandant atendoient,
 Mais nus ne le quiert ne demande.

La reine éprouve une grande satisfaction du résultat de cette journée ; il n'en est pas ainsi des partisans du roi et surtout de ce « grand bailli », l'ennemi acharné du pauvre Godefroid et la cause de ses désastres. Il se plaît à railler la reine sur ces chevaliers de Hongrie, qui, dit-il, ne savent jamais mieux joûter au mouton que

Quant il en ont cuit le crepon,
 Quant cascuns a bien encargié
 Et demi grant mouton mangié,
 Et but .iiij. pos de goudale,
 Quant ele est fors et estale (2)
 Et il s'en est bien enivrés.

Rommenal continue à tenir Sone au courant de ce qui se passe à la cour, où se font les apprêts de la table ronde, qui doit suivre le tournoi. Pour celle-ci, outre le cerf doré, qui n'est pas réclamé, le prix offert sera un lion blanc.

Notre héros se rend à la *table*, armé

De couvertures losengies,
 De noir et de blanc entaillies.

(1) *Es routes*, dans les groupes, dans la foule.

(2) Qu'est-ce que cet adjectif *estale* ? Le vers est incomplet d'une syllabe.

Il va « croquer » un écu après l'autre, tous appartenant aux fanfarons chevaliers *partis*, qui, étant sortis des règles du combat, finissent par être arrêtés. « Il prise peu chierf ne lyon » et disparaît comme toujours pour retourner auprès de ses chers hôtes de Souverain-Mesnil. Son incognito, toutefois, est bientôt dévoilé, mais il refuse de se rendre à l'invitation de la reine, à moins qu'il ne soit fait droit à sa cousine et hôtesse « desyretée ». Cette condition étant acceptée (85^e 3), le preux chevalier est traité à la cour avec tous les égards possibles. Godefroid, son hôte, est repris en grâce par le roi *jusqu'à loy*, c'est à dire, sous réserve que ses griefs seraient judiciairement examinés. En attendant, Clabaus « li bailleus », l'auteur de tous les malheurs qui ont fondu sur Godefroid, redoutant l'issue de cette affaire, juge convenable de prendre la clef des champs. — Dîner, caroles, chants, souper. — La cour du roi s'assemble pour juger l'affaire de Godefroid ; mais le roi est informé que Clabaut a fui, après avoir avoué l'innocence de son adversaire, ce qui fait que l'arrêt ne peut encore être prononcé (85^b 3).

Au second jour de la table ronde, Nicolaïe, la fille de Godefroid réhabilité, y paraît dans tout l'éclat de sa beauté ; elle est l'objet des attentions les plus empressées de la reine et de la comtesse de Champagne, qui lui assigne une place dans sa loge. Il n'y avait que peu de chevaliers dans les *liches* : quelques Anglais, venus *dechà la mer* pour chercher aventure. Sone porte ce jour là ses armes d'Allemagne :

Escu d'or au lyon rampant,
Et si avoit couronne grant
Qui de riches geules estoit.

Il abat un Anglais, et la joûte finit faute *d'escus à crokier* (86^e 3). Revenu au logis, pour y soigner la blessure qu'il avait eue la veille d'un des fanfarons chevaliers, il ne paraît pas au festin, au grand regret de tous. Inquiète de sa santé, la comtesse,

accompagnée de Nicolaïe, va le trouver dans sa retraite de Souverain-Menil. Comme elle insiste pour que le malade lui fasse voir la plaie dont il souffre, Sone répond :

« Dame, si le vous mousterrai
Quant le comant de vous en ay. »
La chemise a amont levée...

Ayant satisfait sa curiosité, et convaincue de la réalité de la blessure, la comtesse observe :

... Sire, la gent disoit
Que mancolie vous cachoit,
Mais el (*autre chose*) i a que mancolie,
Par vous n'iert la fieste esbaudie.

Après avoir devisé quelque temps sur les procédés déraisonnables d'Ide de Donchery, la comtesse de Champagne, qui était veuve, finit par faire elle-même l'offre de son cœur.

Dist Sones : « Se pooir avoie,
» Dame, je le dessierviroie (86^b 3). »

A la fête royale, le procès de Godefroid est remis sur le tapis, et celui-ci est définitivement « raïreté ».

Henri va porter cette bonne nouvelle à son frère et le dispose à démentir, par sa présence à la fête, le soupçon de plusieurs, que la mélancolie le tourmente encore et le retient au logis. Sone, en effet, revêt

..uns dras de soie ouvrés
Et la fourure estoit d'ermine,

et s'en va à la cour en compagnie de la comtesse, dont la nouvelle flamme rencontre chez la reine un bienveillant appui. — Discussion sur le prix du tournoi ; les chevaliers sont d'accord de s'en remettre à la comtesse de Champagne. Or celle-ci, qu'Emmeline, la femme de Godefroid, avait initiée au secret des travestis-

sements successifs de son hôte, produit toutes les preuves requises pour faire adjudger et le cerf et le lion à Sone de Nausay. L'heureux vainqueur offre le cerf à sa cousine et hôtesse, le lion à la comtesse de Champagne (87^e 3).

Au festin qui s'en suit, Thierry, *le quens d'Ausay* (comte d'Alsace), se déclare à la ravissante Nicolaïe, et ce mariage obtient l'assentiment de Sone à condition que la sœur de Thierry, Félice, soit accordée à son frère Henri. Tout le monde est d'accord, si ce n'est que Félice réfléchit un peu sur le peu d'agréments physiques que présente le « poure personnage » qu'on lui destine;

Mais Henri (1) ne vot refuser,
Quant ses consaus (2) li vot donner...

« Biel furent les nueches menées ». Le lendemain, grande cour royale. Arrivée des envoyés de la princesse Odée de Norwège : la comtesse Orvale et la harpiste Papegay. (Ici s'intercale une longue description de la merveilleuse laideur d'Orvale.) Aux questions de Sone sur ce qui se passe en Norwège, la comtesse Orvale répond par des reproches à son adresse. Sone réplique :

« Mangiés, si ne vous courchiés mie,
» Et de che que mespris i ai
» Moult volentiers l'amenderai ».
Dist Orvalle : « Se l'amendés,
Je croi que vostre preu ferés (88^b 1). »

Celos, un grand *Breton*, qui s'était furtivement introduit au moment où entraient Orvale et Papegay, commence à débiter, devant l'assemblée, ses tours de force ; ses défis insolents sont acceptés par Sone (jeu de bâton), qui entame avec le jongleur une lutte terrible, dont il sort victorieux (89^b 1).

(1) *Henri* est au régime direct.

(2) Son conseil, son tuteur.

Papegay expose alors l'objet de sa mission au roi, qui promet de faire « droit jugement » ; puis la belle harpiste se prépare à chanter le lai composé par la princesse Odée.

Se li dist : » Sire, un lai orrés
 « Qui tous ert fais de verités ;
 « Ensi est ma dame avenu,
 « Por quoi nous sommes chi venu. »

✓ Le lai, en vers de dix syllabes, se compose de 19 strophes à deux rimes de 9 vers chacune (89^b 2 à 902^b) et s'étend particulièrement sur l'aventure du combat livré aux « maroniers » pendant le trajet que firent Sone et Odée d'Irlande en Norwège. En voici la strophe finale :

Dou grant coutiel dont mes cors fu navrés,
 De la dolour que j'euch awecques vous (1)
 (2).
 Venés à moi, quant vous che lai orrés ;
 Vous savés bien, n'i a fors verités,
 Se chil revienent que j'envoiai à vous
 Et au venir ne vous ai à espous,
 Je m'ochirai, con cors desesperés,
 Car ch'est sans cuer que trechié le m'arés...

Sone ne laisse pas que d'être profondément affecté des paroles qu'il vient d'entendre ;

Et si vit on Sone rougir
 Et de ses yelz larmes issir
 Qui grosses contreval filoient,
 Si que le fache li mouilloient.

(1) J'ai chargé *avec* en *awecques* pour satisfaire à la mesure, car je ne puis admettre que *euch* (habui) soit traité de bisyllabique.

(2) Il y a ici évidemment lacune d'un vers.

Personne n'ignorait qui était le héros du poème, et avant même que la comtesse Orvale en eût révélé le nom, le roi prononça son jugement,

Et pour droit jugement le di :

« Elle doit avoir son ami. »

Sone n'hésite pas à confirmer cet arrêt par une promesse écrite, laquelle est aussitôt remise à un chevalier chargé de la porter en Norwége (91^a 3).

La comtesse de Champagne ne laisse point percer la douleur que doit lui causer cet incident,

Ains dist : » Sire roi, carolons,

A ces nueches joie faisons !

Mais jamais depuis, dit le poète, elle n'a plus disposé de son cœur.

L'assemblée se sépare. Sone prend congé de la cour, puis de ses bons hôtes de Souverain-Mesnil. En société de Henri et de Thierry et de leurs épouses, il part pour Nausay, où les attendent de brillantes réjouissances. — Henri est adoubé chevalier, et Thierry meurt bientôt après. Sone s'étant rendu à Cologne près de l'empereur, Henri, son frère, est mis en possession du domaine laissé par Thierry et déclaré « quens d'Ausay ».

Si fu appiellés quens d'Aussay

Et pierdus li nons de Naussay ;

S'ala li castiaus decaiant,

Toute la ville en enpirant.

Toute la pierre en fut menée,

S'en fu nueve ville fremée,

C'on appelle encore Nausay,

Et là sont li bon vin d'Aussay

Que on mainne en mainte contrée ;

Une ville est moult alosée (92^a 2).

Après ces événements, nous voyons enfin le héros de notre poème s'acheminer vers la Norwége, en compagnie de la dame d'Orvale et de Papegay. Ils s'embarquent à Bruges, où Gracien le maronier les attend.

Une réception solennelle leur est faite à leur arrivée dans le port de St.-Joseph (92^a 3).

Les tronpes fissent lor labour,
 Tymbre, tablette et tabour,
 Flagot et cor sarrasinois
 Et de ces cors c'on sonne as bois
 Et lone, harpe et psaltere
 Et vïele, rote et pantere ;
 Tumeresse et tumeur,
 Là encantent encanteour...

Sone fait son entrée dans la ville et au château.

Odée après sa mère vient,
 Qui moult sagement se maintient,
 Ne dist pas ce qu'elle pensoit...
 Quant elle as yelz son ami voit,
 Simplement le va saluer,
 Onques ne le vot desreer.
 Tant dist : Sire, bien vingniés vous,
 Comme li sires de nous tous
 Se il le vous plaist à rechoivre,
 Sans fausseté et sans dechoivre
 Con à signor outrément,
 Pour faire vo comandement.
 Nel vuel celer, je vous mandai
 Ensi c'amie de cuer vrai,
 Nous vorrons mais avant ovrer
 A ce que vorrez commander (92^b 2).

Le nouveau roi est installé par l'évêque, et les fiançailles s'accomplissent. — Voyage à Galoches, où l'abbé fait au roi le discours de bienvenue :

« Le saint fier à garder arés
 Dont li fu perchiés li costés
 Et du saint graal serés garde,
 Si vous devés bien prendre garde
 Que vous saintement y venés ;
 S'ert à vostre ame sauvetés.
 Car li sains rois qui l'aporta
 Moult saintement le gouvrena,
 Et le sairement devés faire
 (De ce ne vous poés retraire)
 Que vous le royaume tenrés
 As drois us dont il est usés :
 Les villes ne le baronie,
 Lor drois us ne lor tolés mie,
 Ains les maintenrés loyalment ;
 De ce ferés le serement.
 Se savoir en volés vreté,
 Li brief vous seront aporté,
 Si en serés asseürés
 Et en ces us nous maintenrés » (93b 1).

Sone prête le serment

Que il le terre maintenra
 Ensi que Joseph l'a donnée ;

Puis il se confesse, et monte au château. Ici, après une messe chantée par un archevêque et trois évêques, s'accomplissent successivement le mariage, le sacre et le couronnement. — Exhibition du graal et de la lance et du chandelier aux cinq chandelles, procession (*pourchiession*), fête sur l'île, à laquelle l'abbé de Galoches portait un costume d'écarlate vermeille,

Por ce qu'abbes et quens estoit.

L'île où la fête a lieu, et dont il est fait une minutieuse description, avait été fondée par le roi Cadus, père de Baudemagus, père de Meleagans. Pendant la fête survient un épouvantable

ouragan ; on se sauve sur les murs et l'on doit y passer trois nuits et trois jours, privé de nourriture et exposé à une pluie battante ; la foudre tombe dans le cimetière, et l'inondation amène à sa suite la peste et la famine. En vain ceux de Galoches cherchent-ils à porter secours, la puanteur des miasmes les empêche d'approcher. Enfin Gracien, bravant l'infection, et après en avoir fait disparaître la cause (un cadavre du cimetière), sauve le jeune couple royal, après que la reine-mère et beaucoup d'autres avec elle eurent été victimes de ce terrible désastre.

Sone et Odée savourent, au château de Galoches, les douceurs de la lune de miel ; puis, après avoir pris hommage et *seürté* dans les diverses cités du royaume, ils établissent leur résidence à Saint-Joseph (95^b 3).

Le bonheur du roi est bientôt troublé par l'arrivée d'un templier, nommé Margon, qui, en compagnie d'une femme et d'un enfant de deux ans, vient informer le roi de Norwége du deuil qu'a mené la reine d'Irlande à la nouvelle de son mariage, de la vengeance qu'elle en a tirée sur les templiers, et de sa résolution de tuer l'enfant dont elle était devenue mère. Sone accorde sa protection au fugitif et lui confère un emploi à sa cour : « ses mestres conseillers estoit ». Quant à l'enfant, la reine promet de s'en charger.

Odée met au monde deux jumeaux, qui furent appelés Houdian et Henri. — Sone

Ensi sa terre gouvrena,
Dont cascuns sages se loa,
Si disoit cascuns conissans
N'i ot si bon roy dès le tans
Que Joseph d'Abarimathie
Ot le royalme à sa baillie.

Un envoyé arrive de la part de l'apostole Milon, chargé d'engager le roi à ceindre l'épée de Saint-Pierre pour défendre le

Saint-Siège menacé contre les Sarrasins. Sone hésite, et se décide, en présence de la douleur de la reine, à ne point répondre à cet appel. La même nuit, Odée accouche d'un troisième fils, qui reçut le nom de Milon (96^a 2).

Une nouvelle invitation du Saint-Père est adressée à Sone, le jour des relevailles de la reine.

Sainte glise venés tenser ;
 Plus ne vous en vuel deporter.
 L'empereres est nouviaus mors,
 Embausemés en est li cors,
 Ne ne sera en terre mis
 Si averés (*jusqu'à ce que vous ayez*) l'espée pris.
 Se ne venés, por voir sachiés,
 Vous serés escumeniés
 Ne jà n'i serés garandis,
 Car vers le foy ariés mespris.

Impossible au roi de refuser encore ; il convoque sa baronnie

Et fist son affaire atourner
 Et bien enarmer ses galyes.

Il part avec la reine et son fils Houdian pour Galoches, où l'abbé lui présente les « *escris* » (lois du royaume)

Qui sont fais au non Jhesucris.

Houdian est aussitôt armé chevalier et reçoit l'hommage des barons et la couronne. L'ayant placé sous la tutelle de l'abbé, le roi prend congé de son fils,

Si dist : « Biaus filz, petit vous lais ;
 Dieu de gloire vous envoie pais,
 Cui me convient aler siervir
 Et le mien royalme guerpir. »

Tout le monde fond en pleurs, puis Sone retourne à Saint-Joseph. Ici

Margons li templiers recorda
 Le damage c'on fait lor a...

C'est à ce vers (96b 3), qui termine le 12^e cahier (1), que la lacune dont j'ai parlé et qui comprend tout un cahier (ce qui fait 2400 vers) vient, à notre grand regret, interrompre le fil de la narration et nous jeter sans transition sur une scène toute nouvelle, l'Italie méridionale.

Le 14^e cahier nous présente l'empereur, s'enquérant de l'impératrice. On lui fait savoir qu'elle a été livrée au roi Orson, à qui cette capture a coûté la vie, et que les payens l'ont emmenée avec eux. L'empereur fait rassembler le butin et, vivement affecté, il entre au palais de Brandis.

Medus et Vande avuecques sont
Qui moult des cors traveillié sont ;
L'empereour reconfortèrent (99^a 2).

On décide qu'on fera tous les efforts pour ravoir l'impératrice et que l'on proposera aux ennemis, qui se sont dirigés vers Otrante, de leur livrer en échange leurs trois dieux ;

Tel marchié volentiers feront.

En cas de refus, on les fera

Destreindre par mer et par terre.

On part dès le lendemain dans la direction d'Otrante sous la conduite de Gratien. Siège de cette ville. Madoc propose aux rois de faire dépendre la reddition de la ville d'un combat singulier entre l'empereur et les trois rois Madoc, Andala et Simonnins. D'un côté, on consentirait à livrer l'impératrice, d'autre part les dieux, à titre d'ôtages.

Madoc se charge de négocier cette affaire en parlementaire,

Et le rain d'olivier tenoit
Qui message senefloit.

(1) D'après la réclame du 12^e cahier, le 13^e devait commencer par les mots :
« Et lors s'est li rois. »

Ici s'intercale un curieux résumé historique fait par cet ambassadeur sur les prérogatives de ses ancêtres (97^b 2-98^a 1). Dans le camp chrétien, Médus et Vande dissuadent l'acceptation du combat; l'empereur cependant accepte et promet à Madoc de se présenter au sixième jour.

Et li payens sen dent croka ;
C'est li sairemens de lor foy
Et li seürtés de lor loy.

L'impératrice est rendue; mais quand elle apprend que le combat doit s'engager à son sujet, elle se fait des reproches de ne pas être restée à Rome et tombe en pamoison. L'empereur l'ayant rassurée, il se fait convenablement armer (99^a 2) et se rend sur le terrain. L'impératrice, de son côté, va faire des prières dans la chapelle de l'Hôpital.

En se présentant au combat

L'emperere tenoit l'espée
Qui à Brudon fu conquêtée.

Les rois payens sont vaincus et deux d'entr'eux tués. Madoc, le troisième, se fait chrétien, et la ville d'Otrante, avec toutes ses richesses, passe au pouvoir de l'empereur; les habitants qui se refusent au baptême sont massacrés.

Sone porte dès lors ses vues sur Trapes, où il envoie le nouveau converti Madoc (dont le nom est changé en Médus), afin d'engager Bladon à accepter le baptême pour se maintenir dans la possession de sa terre. Bladon refuse le baptême, et livre la place, dont Renier prend le commandement.

Sone continue à résider à Otrante.

La nouvielle en maint lieu ala
Du fait coment il en ouvra,
Si en fu en son regne amés
Et des mescréans redoutés.

Médus de Sardaigne, comblé de riches présents, va reprendre son gouvernement (101^b 1). Distribution de tout le butin aux barons ; l'empereur renonce à sa part :

« Je ne vueil fors les cuers de vous,
Mais des cuers avoir sui jalous,
Ensi avoir que pour amer
Nes en vueil autrement porter. »

L'autre Médus, le ci-devant Madoc, reçoit *en baillie* une île voisine de la Sardaigne.

Ces choses terminées, l'empereur fait son entrée à Rome (101^b 3) ; il est félicité par le pape, à qui il répond en ces termes :

Sire, Dieus a pour vous ouvré
Et nous avons des cors pené,
Mais painne ne puet avanchier
Se Diex la besogne n'a chier.
Diex œvre et nous devons pener
Tout che qu'il nous vuet comander.

L'impératrice, qui se doutait bien du déplaisir qu'avait eu le saint père de ce qu'elle eût eu la présomption de suivre son mari, ne reçut d'abord aucune salutation du pape, mais à la demande de Sone, Milon finit par lui faire bon accueil et par lui offrir un anneau. Un dîner s'en suit, où le pape, est-il dit, faisait très-joyeuse mine. — L'empereur maintient justice exacte et rigoureuse (102^a 3). Amand, son fidèle serviteur, est expédié en Allemagne à la fois pour y tenir justice et pour s'y marier.

L'empereur visite les cités et les châteaux du pays et recueille partout des témoignages de l'affection dont il jouissait ; il parcourt, pour y régler des affaires, la Lombardie, la Calabre, la Terre de Labour et la Pouille, où le gouvernement avait été confié aux mains de Vande. Réception brillante en la ville de Barlet ; l'impératrice y fait également son entrée, montée sur un « olifant ».

De là, la cour se rend à Brandis, puis à Trapes en Sicile, où gouvernait Renier. (Ici, comme plus haut, le poète s'étend sur la beauté, la richesse et la situation avantageuse de cette localité.) On arrive de là à « Mecines », où la veuve du roi Ourson venait de mourir (103^a 3); l'empereur assiste à ses obsèques et abandonne le gouvernement du pays aux « deux puchelettes », laissées orphelines.

Retour à Rome; éloges sur la manière de gouverner de l'empereur. Le pape, qui s'en trouve fort bien, l'engage vivement à ne pas le quitter, par la raison fort simple que

Leur (1) il n'a chat, soris revielle (103^b 2).

Le pape prie Sone d'écrire au soudan, pour l'empêcher de trop s'approcher du *sepuchre*. En effet, un messenger va trouver le soudan à Damas, et en revient avec une lettre par laquelle le chef des Sarrasins mande à l'empereur que

Le sepuchre n'aprocheroit ;
 Les crestiens que il avoit
 A Rome li envoyeroit ;
 Toute la terre de Surie,
 Que rois Gluam ot en baillie,
 Crestijens plus ne justichra (*sic*).
 Envoyés un bailleu de là ;
 Toute li vorra delivrer
 Et enviers toute gent tensor.
 Là prenderés moult grant avoir,
 De coi vous férés vo voloir.

Gracyen reçoit la mission de régler cette affaire avec le sultan ; il s'embarque à Gayette et arrive à Damas. On lui livre les prisonniers chrétiens et lui abandonne le pays de Syrie, qu'il administre en qualité de bailli pendant seize ans (104^a 2).

(1) *Leur* = là où.

Sur ces entrefaites, les fils de l'empereur ont grandi et se développent à merveille, surtout Milon, le filleul du pape, qui donne de grandes espérances

Et qui, plus des lettres savoit,
Plus engrandes d'apprendre estoit.

Henri également

Montoit moult drument en grant pris,
à l'appui de quoi l'auteur raconte un fait, relatif au mauvais bailli de Messines, et qui témoigne autant de l'esprit de justice que du courage du jeune prince (104^a 3 — 104^b 2).

Margon, enfin, le fils bâtard de Sone, surpassait encore son père en beauté.

L'empereis bien il siervoit
Si con chilz qui forment l'amoit,
Qu'elle l'avoit souef nori,
Qu'elle oncques ne le departi
De chiaus que elle avoit porté
Ne de vivre ne d'amisté.

Les deux filles du roi Ourson étaient Giloine et Gilles :

Ce furent doi non poursieuwant (1),
Mais li cuer vont en eslongant.

L'une d'elles, Giloine, s'éprend d'amour pour Margon, et le conseil de Sicile ainsi que l'empereur ayant approuvé cette union, le mariage s'accomplit et Margon devient ainsi roi de Sicile.

Aussitôt après, Sone reçoit une demande tendante à ce que son fils Henri soit

Du saint regné aïreté
De terre de promission....

(1) *Poursieuwant*, se ressemblant.

Li Ospitalz se chartre envoie,
 Et li Templier en ceste voye
 Con lor signor le garderont,
 Cors et avoirs li liverront.

Henri, après quelques pieuses instructions de son père, part pour la Terre Sainte. S'étant embarqué à Brandis, il est attendu par les Hospitaliers et les Templiers dans le port de Baruth.

Li bers de Baruth mors estoit,
 Dont sa fille hoirs en estoit ;
 Jone estoit, mais de son eage
 Ne set on puchielle plus sage (105b 1).

Henri est accepté pour époux par Hermine, l'héritière de Beyrouth, qui

Des droitures prent tierch denier
 Tout par tout Chypre sans dangier.

Le mariage, suivi du sacre et du couronnement, est célébré à Jérusalem.

Au bonheur d'avoir vu successivement trois de ses fils couronnés, Sone joint encore la joie de voir le quatrième, Milon, après avoir été nommé cardinal, revêtu de la tiare, comme successeur de son parrain.

Le poète vante de nouveau le bonheur domestique et les talents politiques de l'empereur.

Fane qui l'estoire gardoit
 Et qui son tayon appielloit
 Dist puis que Jhesucris fu nés
 Ne fu chevaliers adoubés
 Qui de l'espée le vausist
 Ne ne fist tant de bien qu'il fist.

La Sainte Vierge lui ayant apparu pour l'avertir de sa mort

prochaine, loin de s'en effrayer, Sone dépêche aussitôt un messenger à Saint-Joseph, chargé de prier son fils Houdiant, roi de Norwège, lequel venait de se marier à Matabrune (la dame est née de Boème... Ains plus crueus riens ne fu née), de venir sans délai le rejoindre à Rome. Houdiant obéït, débarque à Bruges et gagne Rome par la voie de terre. Il y est affectueusement reçu par son père et sa mère, ainsi que par les rois de Jérusalem et de Sicile, qui l'y avaient précédé.

Moult at là bielle compagnie.
 Chil qui Dieu siert, Diex ne l'oblie.
 Se li amours greva Odée,
 L'amours li a joie doublée.
 Li coutiaus li passa le cors,
 Mais li anguisse l'en est fors.
 Moult voit ses amours aparans ;
 De ce ses cuers est moult joyans,
 Et ses enfans devant li voit,
 De coi grant joie au cors avoit (106b 1).

A la fête de la Pentecôte

L'empereres a couronné
 Ses fils par moult grant amisté,
 Li fil ont couronné la mère,
 Si que par le commant lor père.

Le pape chante la messe, et de grandes fêtes sont célébrées durant quatre jours.

L'empereur, sentant sa fin approcher, donne ses dernières instructions à ses fils. On y remarque avec intérêt la recommandation suivante :

Dont voist li priestres au moustier,
 Et avec vous voz chevalier,
 C'au besoing vous conseilleront,
 Lors cors pour le vostre metront.

*Prinches qui a à gouvrenier
 Ne doit prestre à conseil mener...
 Ne a gens de religion
 N'antés se por vos pechiés non.*

Le père procède ensuite à la distribution de ses joyaux. Le roi de Norwége reçoit la « coupe as pieres » et l'épée de Saint-Joseph ; « l'espée qui Brudon fu » échoit au roi de Jérusalem. En la lui remettant, l'empereur baise son fils et ajoute :

Par ce baisier serés fievés !

Margon de Sicile reçoit l'olifant

Et l'escarboucle « cui j'ainch tant ;
 » S'arés Flori, mon bon destrier ;
 » Il est vielz, mais je l'ai moult chier. »

Quant à Milon, l'apostole, sa part ne consiste que dans ces belles paroles :

Fieus, peu m'ont de gens esgardé
 De chialz, en cui il ot bonté,
 Que enviers mi ne s'adouchassent
 Et d'amours ne s'i aprochassent.
 Fiels, chelle grasce vous donrai
 Et au doner vous baiseraï (107^a 2).

Pendant ces tristes apprêts, surviennent deux fils de son frère Henri, Waleram et Henri (l'aîné, Thierry, était resté près de son père). Sone, indécis auquel des deux il laisserait l'empire, les soumet, à ce sujet, à une dure épreuve en leur proposant un combat singulier entre eux deux. Waleram accepte de gaîté de cœur, Henri en est au désespoir. Cette diversité de sentiments suffit pour fixer le choix de l'empereur : il désigne Henri pour lui succéder.

Après avoir fait de tendres adieux à sa femme (107^b 2), il se

confesse, embrasse la vraie croix et meurt. Aussitôt Odée éprouve à son tour les atteintes de la mort, et elle rend l'âme

Desour le pis l'empereur,
Car compaignie vuet tenir
Celui que elle a tant amé ;
Mort ne vif n'ierent desevré.

En effet, un seul « vaissiel »,

A riches ystores pourtrait,

renferma les restes des deux époux, qui furent déposés à Saint-Pierre.

Henri est couronné empereur.

Explicit de Sone de Nausay.

Après cette sommaire analyse du quatrième morceau de notre manuscrit — analyse un peu rapide et négligée de style, mais suffisante, je pense, pour faire connaître la contexture, l'esprit et le caractère littéraire du poème inédit de Sone de Nausay, — nous continuons le dépouillement du volume de Turin.

V. Fol. 108 r°, col. 2. Sans titre. A la fin : *Explicit de Cliget.*

On a de nombreux manuscrits de cette composition de Chrétien de Troyes ; cependant, elle n'a encore été publiée que par fragments (*Hist. litt. de France*, XV, pp. 209-221, et Fauriel *Hist. de la poésie provençale*, t. II, pp. 355-377). Voyez sur Cliget : Holland, *Crestien von Troies*, Tubingen, 1854, pp. 43-63. On en trouve les manuscrits énumérés dans Potvin, *Bibliographie de Chrétien de Troyes*. Bruxelles, 1863, p. 6. Le début du poème est donné dans le catalogue de Pasini, p. 470.

VI. Fol. 128 v°, col. 1. Sans titre. A la fin (fol. 146 v°, col. 2) : *Explicit de Richard le Biel*. Poème d'aventure inédit et, que je

sache, tout à fait passé sous silence par les historiens littéraires. Le catalogue de Pasini en donne le commencement (1).

Pour être rigoureusement complet, bien que je ne comprenne en aucune manière, je terminerai cette description du manuscrit de Turin par les 12 vers suivants, qui se trouvent, en petite écriture cursive, inscrits sur le verso du deuxième feuillet blanc de la fin, et qui paraissent y avoir été tracés par quelque propriétaire du volume.

En l'an de l'incarnasion
 Jhesus se resurexsion
 Mil iiii^e et vij pour vray
 Fu pentecoste ou mois de may
 .XV. jours, et en che jour là
 Autre justiche oureorea (†)
 En Vanlenchienes ; plus nel vit
 Ly plus vielles ky ore vit ;
 Ousy plus ne le reverray,
 Sy seront pauskes che li ay
 .XXVII. jours ou mois de march ;
 Ch'est le chroniche que j'en fach.

Quelque érudit pénétrera peut-être le sens chronologique de ce mystérieux couplet. Le fait est qu'en 1407 Pâques tomba au 27 mars, et Pentecôte au 15 mai.

(1) Je regrette de ne pouvoir donner plus de détails sur cette curieuse et grande composition anonyme. L'analyse que j'en ai faite, avec de nombreux extraits textuels, s'est égarée.

II

Le deuxième manuscrit de la Bibliothèque royale de Turin, dont le contenu m'a semblé mériter une analyse plus que sommaire, était anciennement coté G. I. 19, et il figure sous cette cote dans le catalogue de Pasini (n° CXXXIV, p. 493) ; aujourd'hui il porte la désignation L. V. 32. C'est un volume format in-4°, dont la reliure en peau de truie n'est pas fort ancienne ; l'étiquette rouge sur le dos du volume porte l'inscription *Roman*. Le codex se compose de 235 fol. (dont deux de garde), formant diverses suites incohérentes, savoir ; fol. 1-179, puis 180-203, suite arrêtée au milieu d'une phrase ; 204-232 (le texte est interrompu au deuxième vers d'un poème) ; enfin 233-234, dont le texte est coupé au milieu d'un morceau. — Sauf des variations de grossueur, de netteté et de régularité, qui font supposer des mains différentes, l'écriture est partout en lettres de forme, et paraît, partiellement du moins, remonter à la fin du XIII^e siècle. Les pages ont deux colonnes à 42 lignes. Les initiales de chaque vers sont en minuscules, mais isolées ; celles des pièces et de leurs divisions forment des lettrines gothiques, peintes alternativement en rouge à fioritures bleues et en bleu à fioritures rouges. Parfois ces lettrines coexistent avec la lettre initiale ordinaire. La première pièce est précédée d'une grande miniature (presque effacée par le frottement), qui occupe le premier tiers de la première page écrite, laquelle est entourée aussi d'un encadrement colorié à figures. Les autres pièces portent en tête des miniatures de plus petite dimension, riches et vives de couleur, en grande partie sur fond or, et parfois d'une fort belle exécution.

Sur le feuillet de garde du commencement, recto, on lit, en lettres cursives un peu effacées, 30 lignes d'un chant dévot latin, débutant par « Vidit suum dilectum natum. » — Celui de la fin,

verso, présente en lettres cursives une liste des rois de France, commençant par : « Clovis li premiers rois de Franche regna XXX ans. » Le dernier numéro de la liste porte : « Phelippes regnera cant k'à Deu plaira, l'an milh CC. quatre vins et XII. »

Dépouillement du volume.

I. Fol. 2. *Chi comence li tornoiemens d'Andecrist.*

Voy. sur ce poème, composé par Huon de Mery, vers 1240, et publié par M. Tarbé à Reims en 1851, l'*Histoire litt. de France*, XVIII, pp. 800-806.

Nous donnons ci-après, comme échantillons de la leçon de Turin, les trois premiers et les 23 derniers vers :

Incipit : N'est pas oiseus, ains fait bonne œuvre
Li trouveres, ki sa boche œuvre
Par bonne œuvre conter et dire...

Fin : I maint dan Huon de Meri (fol. 23^{re} col. 1)(1)
Ki à grant paine a fait ce livre,
Car n'osoit pas prendre à delivre
Le bial franchois à son talent ;
Car chil qui trovèrent avant,
En ont coilli toute l'eslite ;
Por [c'est] ceste œuvre mains eslite
Et fu plus fors à eschiver (l. *achever*).
Mout mis grant forche à eschiver
Les dis de (2) Raoul et Crestyan,
K'onques bouche de crestian
Ne dist si bien con il dissoient,
Mais quanqu'il dissent, ilh prenoient

(1) Tarbé : Ice vit Hugon de Meri.

(2) Ce *de* est de trop et gêne la mesure ; il n'est pas dans le texte de Tarbé.

Le bial franchois trestot à plain,
 Si come il leur venoit à main,
 Si qu'après eulz n'ont riens guerpi.
 Se j'ai trové acun espi
 Après les mains as messoniers (1),
 Je l'ai glené mult volentiers ;
 Mais bien trovai le champ delivre.
 Par son droit non apel ce livre.
 Ki trop bien s'acorde à l'escrit,
 Le tornoie[me]nt d'antecrist.

II. Fol. 23. *Chi comenchent les .XV. joies nostre dame.*

Début : Duce dame glorieuse,
 Dame de Deu coreus espose,
 Marie, mère très mielée,
 Amie corelment amée...

Fin : Ke ilh en cest siecle me fache
 Lui desirer si très forment,
 Si saigement, si dolcement,
 Ke sans fin le puisons veoir
 Tenir enbrachiez (*sic*) et veoir (†).

429 vers. On trouve le commencement de cette pièce (les quatre premières joies), dans le ms. 1553 (olim 7595) de la Bibl. Imp. fonds français (écrit vers 1285).

III. Fol. 25 v°. *C'est li dis do cors et de l'ame.*

Début : Cors, en toi n'a point de savoir,
 Car tu goulouses trop avoir...

20 stances de 12 vers. Il manque 3 vers à la 19^e stance.

Fin : Qu'andoi aions .i. jugement,
 Si en face sa volenté.

(1) Tarbé : *as mestriers*.

Cette pièce est rapidement analysée dans l'*Hist. litt. de France*, t. XXIII, pp. 283-284, d'après deux Mss. de Paris, qui, à juger d'après cette analyse, n'ont que 18 stances. Elle se trouve aussi, avec 20 stances, dans le manuscrit de Bruxelles, nos 9411-26, fol. 16 v°.

IV. Fol. 27. *Chi comence la voie de paradis.*

C'est la pièce de Rutebeuf (Œuvres, II, 24-55), imprimée par M. Jubinal, d'après trois Mss. de la Bibl. Imp. La leçon de Turin offre peu de variantes notables; nous y avons remarqué, en trois endroits, un vers sauté par l'inattention du scribe. Ce poème se trouve également dans le Ms. de Bruxelles que nous venons de citer, fol. 25 v°.

V. Fol. 32 v°. *Chi comence li dis do vergier de paradis;*
13 douzains (1).

Publié sans nom d'auteur, par M. Jubinal, dans les *Nouveaux fabliaux et contes*, II, pp. 291 à 296, d'après le Ms. 2718 (7218 ?) de la Bibl. Imp. — Se trouve aussi, avec quelques variantes intéressantes, dans le Ms. de Bruxelles, d'abord fol. 1 v°, puis une seconde fois, comme formant les strophes 55-67 du *Miserere* du Reclus de Moliens, fol. 36 v°.

VI. Fol. 33 v°. *Chi comence li songes d'infer.*

Poème de 680 vers, par Raoul de Houdenc (*Raoulz de Houdaing*), sur lequel voy. *Dinaux, Trouvères* IV, pp. 598 et ss. Il a été publié par M. Jubinal, dans les *Mystères inédits* du xve siècle (Paris 1837), t. II, p. 402, et par extraits dans l'édition Tarbé du *Tournoiement de l'Antechrist*.

(1) Notre leçon présente un vers de sauté.

VII. Fol. 37 v°. *Li songes de paradis.*

Poème faisant suite au précédent, et composé par le même trouvère; 1368 vers.

Début : Or escutez un autre songe
Ki creist no matere et alonge

Fin : Et ke en m'aûwe soiés
Enviers Dieu qui en (l. *enx el*) chiel maint
Ke ilh à bone fin m'amaint.

Voy. Dinaux, l. 1. pp. 600 et ss. Publié, sans nom d'auteur par M. Jubinal, parmi les Notes et éclaircissements du t. II des œuvres de Rutebeuf, pp. 227-260, d'après le n° 7218, de la Bibl. Imp. — Renfermé aussi dans le Ms. de Bruxelles (fol. 8 v°-16). Ce dernier présente la particularité que le nom de Raoul, mentionné dans le poème et que l'on aime à invoquer en faveur de la paternité de Raoul de Houdenc, y est remplacé par celui de *Michiel*. Le version de Turin, comme celle de Paris, a *Raoul* (fol. 43 v° col. 1).

VIII. Fol. 46. *C'est la roie* (roue) *de fortune*; 6 strophes à deux rimes de longueur inégale. Pièce anonyme sur la vanité des grandeurs humaines, publiée par M. Jubinal dans ses *Jongleurs et trouvères* (Paris, 1835), pp. 177-187. — Se trouve aussi, sans titre, dans le Ms. de Bruxelles, fol. 1.

IX. Fol. 46 v°. *Uns dis de Jehan Boidel le messiel* (le lépreux).

Pitiés, où ma terre (l. *à ma matere*) puisse,
M'ensengne ke je m'enduisse (l. *me deduisse*)
Ke je sor [ma] matere die;
N'est drois ke mon sens amenuise.

488 vers, formant 41 douzains (il manque 4 vers).

Fin : De quanqu'il pot fist Deu serviche,
Si ke sa char fu tote mise
En grant soffrance d'abondance.

C'est le fameux *congé de Jean Bodel* d'Arras (voy. Dinaux, Trouvères, III, pp. 260 et suiv.), publié par Barbazan, d'après divers manuscrits de Paris, t. I (éd. Méon), pp. 135-152. Il figure aussi dans le Ms. de Bruxelles (fol. 90-93), dont les variantes, l'ordonnance et le nombre des strophes coïncident avec la version du Ms. de Turin. Le texte de Barbazan a 43 strophes au lieu de 41 ; deux d'entre elles (nos 22 et 32) manquent aux versions de Bruxelles et de Turin, et deux autres sont empruntées au Ms. de Bruxelles, qui, à l'époque de la publication de Barbazan, se trouvait à Paris.

X. Fol. 49 v°. *Li dis del cors et de l'ame et li contraliemens d'andeuz.*

Début : Une nuit par delit
Me gisoie en mon lit,
Et vi en mon dormant
Une avision grant.

Fin : Elle crioit forment
Et angouseusement ;
Tel paour oi do cri
Ke je m'en esperi.

Poème inédit, de 1058 vers hexasyllabiques, formant 265 quatrains (deux vers sont sautés par le scribe); il présente une *disputoison* entre le corps et l'âme se reprochant mutuellement leur état misérable dans l'autre monde. On la retrouve, complète et avec quelques petites variantes, dans le Ms. de Bruxelles (fol. 83 v° à 90). M. Thomas Wright, dans son volume *The latin poems commonly attributed to Walter Mapes* (London, printed for the Camden Society, 1841), a publié de cette disputoison cinq

autres versions, une latine, une anglo-normande, et trois anglaises. L'éditeur anglais mentionne encore plusieurs autres versions françaises, mais celles de Turin et de Bruxelles lui sont restées inconnues.

XI. Fol. 56. *C'est li dis des .VII. vices et des .VII. vertus.*

Cette poésie morale anonyme, composée de 41 sixains octosyllabiques (il y a deux vers d'omis dans le texte de Turin), est également dans le Ms. de Bruxelles (fol. 82). L'Hist. litt. de France en fait l'analyse, t. XXIII, p. 253. Incipit :

Mondus, caro, demonia
Diversa movent prelia.

XII. Fol. 57 v°. *Li dis des mesdisans et des genlors.*

34 strophes de 6 vers. Ms. de Bruxelles, fol. 31 v°.

- 1^{re} strophe : De parler ne me puis plus faindre,
Car fortune me fet complaindre
Et pouretés qui me guerroe.
Ne puis mès courtoisie ataindre,
Car mauvestiés le fait estaindre,
Ki tout enlache en sa coroe.
- 32^e strophe : *Mestre Jehans* vœt apointier
Ke mesdisans n'ose acointier
Sen dit, ains a duel s'on l'escoute ;
Quant lerres ot laron jugier,
Don le verés tout vermillier,
Quar mauvais hom tous jours se doute.
- Dernière strophe : Li mondes cascun jour empire
Et je me tieng mout bien de rire,
Car Dieus de son bien me mesconte,
Et pouretés me sache et tire,
Ki moult souventes fois m'aïre,
S'en ai au cuer dolour et honte.

Le *Maître Jean*, auteur de cette complainte inédite, n'est pas encore désigné.

XIII. Fol. 58 v°. *Li dis de la Chantepleure.*

Poème composé de 64 strophes (62 à 4 vers alexandrins, 2 à 5, et 1 de 6). — Ms. de Bruxelles, fol. 78 v°. Publié d'abord par M. Monnin d'après un Ms. de Lyon (Lyon 1834, 16 pp. in-8°), puis par M. Jubinal, à la suite du premier vol. des Œuvres de Rutebeuf (pp. 398-405) d'après le Ms. 7218 de la Bibl. Imp. (auj. n° 837), qui ne donne que 58 strophes. La leçon de Turin concorde généralement avec le texte de Jubinal ; quelques-unes des variantes que nous avons notées s'accordent avec celles de la version de Bruxelles ; d'autres lui sont propres, mais rarement recommandables. Si, d'une part, elle reproduit les 2 couplets à 5 vers du texte de Jubinal, elle donne, d'autre part, aussi les six strophes (et les deux vers surajoutés à l'avant-dernière) qui se lisent dans la version de Bruxelles.

XIV. Fol. 62. *Chi comence li doctrinaus.*

Il s'agit du Doctrinal, attribué à Sauvage d'Arras, poète du XIII^e siècle (voy. Hist. litt. XXIII, 238), et publié dans Jubinal, Nouv. fabl. t. II, pp. 150-161, d'après le Ms. 7218 de la Bibl. Imp. La version de Turin a 550 vers de six syllabes (soit 275 alexandrins), groupés par strophes monorimes de diverses longueurs ; celle de Jubinal a 280 vers alexandrins. Le Ms. de Bruxelles (fol. 93 v°) donne 64 vers qui ne sont pas dans Jubinal, celui-ci par contre en a 63 qui manquent à Bruxelles. — La bibliothèque de Bourgogne renferme encore deux autres versions du Doctrinal, dans les volumes cotés n° 10,575 et 10,459. La dernière est un arrangement et un remaniement faits par Jean de Stavelot, qui s'en explique lui-même dans les quatrains du début ; il a ajouté, de son propre fonds, 25 couplets, que, dans un quatrain final, il date de l'année 1444.

XV. Fol. 65. *Del triacle et do venin.*

493 vers (62 strophes de 8 vers de six syllabes, ou de 4 alexan-

drins) (1). — Le Ms. de Bruxelles, fol. 15, concorde, à peu de chose près, avec celui de Turin, tandis que la version, publiée par Jubinal, Nouv. fabl., t. I, p. 360-374, d'après le Ms. 7218, a 8 strophes de plus. — Voy. sur ce poème, l'*Histoire littéraire de France*, XXIII, 246.

XVI. Fol. 68. *Une priere Nostre-Dame.*

C'est la même pièce que celle qui, dans le Ms. de Bruxelles, porte le titre : *Li priere Theophilus* et dont M. de Reiffenberg a donné, avec quelques fâcheuses erreurs de lecture, les 18 premières et les 6 dernières strophes, dans sa notice sur ce ms. (Buletins de l'Académie royale, t. VI, pp. 108-129, reproduite dans l'Annuaire de la Bibl. Roy. année 1841, pp. 153-171). Les deux versions de cette prière inédite ne diffèrent guère l'une de l'autre, et comprennent toutes les deux 114 strophes de 4 alexandrins.

XVI-XXVIII. Fol. 73 v° à 96 v°. Sous ces 13 numéros nous avons autant de pièces de Baudouin de Condé, toutes se trouvant également dans le même Ms. de Bruxelles, dont il est toujours question dans cette analyse, et d'où j'ai tiré la plus grande partie de mon édition complète de ce trouvère.

Dans cette édition, les variantes du Ms. de Turin ont été soigneusement mises à profit. Les titres de ces treize pièces sont :

16. *Li dis do mantel* (mon éd. p. 80).
17. *Li dis do gardecors* (p. 17).
18. *Li lais do pelican* (p. 31).
19. *Li lais do l'olifant* (p. 63, sous l'intitulé : « li contes dou dragon »).
20. *Li dis do pel* (p. 1).

(1) Il y a quelques vers de sautés.

21. *Li dis do bacheler* (p. 45).
 22. *Coment li preudons doit tenir son hostel* (p. 95, « li contes dou preudome »).
 23. *Uns dis d'amours par equivoques* (p. 133, « li contes de la rose », vv. 1-330).
 24. *Uns autres dis d'amours fines* (p. 151).
 25. *Li dis del escagier, b. de condé* (p. 151, « li contes d'en-vie »).
 26. *C'est uns dis d'amours fines* (p. 119).
 27. *C'est li dis de la rose par ekivokes* (p. 144, vv. 331 à 399 du conte de la rose).
 28. *De chiaus qui se font gentiŕ et nient ne le sont* (p. 175, « li contes de gentilleche »).

XXIX. Fol. 96 v°. *Li regrés nostre dame sainte Marie. La Vierge pleurant sous la croix. Poème de 39 douzains.*

1^{er} douzain : Diex, de haute estoire l'uevre,
 Si con ele se doit esmuevre,
 En droit roman de vrai latin,
 Li Rois de Cambrai le descuevre
 Por le siecle qui toz descuevre
 De mal al soir et al matin (1);
 Comenchier vueilh et traire à fin
 Selonc le vrai livre devin,
 Por coi son sens auques recuevre (2);
 Crestientés (3) torne à declin;
 Cant le sepulcre ont Sarrasin,
 Paradis clout et inferis œvre.

(1) Ms. *et a mal*.

(2) Ms. *recoivre*.

(3) Ms. *Crestienetes*.

Dernier douzain : La dame moult se conforta
 Et sa dolors apetisa
 Cant ele oï son fil parler ;
 La mors [de] lui moins li greva,
 Cant ele sout ke racheta
 D'infer chiaus k'Adams fist dampner.
 Or li prions sans demorer
 K'ele vuelhe al sangnor rover,
 K'ele nori et alaita,
 K'ilh nos laist chi si esclaver
 K'à sa destre puisons aler
 Kant à son jugement venra.

Le 4^e vers du poème nous apprend que nous avons ici l'œuvre dévote de Le Roy de Cambrai, sur lequel on trouvera quelques maigres détails dans Dinaux, Trouvères, I, p. 188. — Une analyse que nous avons par devers nous du ms. n° 1553 (fonds franç.) de la Bibl. Imp. de Paris indique sous fol. 417 r° un morceau rubriqué *dou regret de la croix*, dont les cinq premiers vers coïncident avec ceux de la strophe 7 de notre poème (*Mout fu la mors pesme et obscure*), tandis que les cinq vers qui y sont cités comme les derniers, ne se trouvent pas dans le texte de Turin. Ledit Ms. de Paris donne-t-il la même composition sous une forme raccourcie et modifiée, ou bien une pièce différente avec quelques parcelles empruntées à l'œuvre de Le Roy ? C'est là une question que je n'ai pas encore eu l'occasion d'éclaircir. Une version, conforme à celle de Turin, doit se trouver dans le Ms. de la Bibl. Imp. n° 7218, fol. 93.

XXX. Fol. 99 v°. *Des trois chevaliers et del chainse* ; 386 vers.

Ce fabliau de Jakes de Basiu, qui s'y nomme lui-même comme l'auteur au v. 374, a été analysé par Legrand d'Aussy (éd. Renouard, t. I, p. 235) et publié en 1823 par Méon, dans le tome I, p. 91, de ses *Nouveaux fabliaux*.

Voy. sur Jacques de Baisieux (1), Dinaux, Trouvères, IV, p. 383, et sur la pièce qui nous occupe, l'*Hist. litt. de France*, XXIII, 171.

XXXI. Fol. 101 v°. *Li dis de l'espée*, 228 vers (2).

Poème allégorique sur l'épée, en tant que l'instrument confié à la chevalerie pour garder le trésor de la foi.

Début : Chil qui a grant tresor en garde
Se doit pener si qu'il le garde
K'ilh n'i ait damage ne honte
Et k'ilh en puist rendre son conte
A celi qui li fait garder.

V. 210. Bien l'oze par verité dire
En son dit *Jakes de Baisiu*...

Fin : Di vos ai la senefiance
De l'espée lonc mon savoir :
Diex le doinst toz princes avoir.

Nous avons là une intéressante poésie morale du même auteur qui a composé le fabliau « des trois chevaliers et de la chemise » et celui « de la vescie à prestre. » Elle est restée inconnue à Dinaux ainsi qu'aux auteurs de l'*Hist. litt. de France*.

XXXII. Fol. 103. *C'est des fiez* (fiefs) *d'amurs*.

Autre composition du trouvère belge Jacques de Baisieux, restée sans mention jusqu'ici; elle comprend 664 vers et roule sur les droits et les obligations de l'amour.

Début : Jakes de Baisiu mainte terre
Cerchié a por matere querre
De quoi peüst faire biaz dis,
Car plus est ses cuers esbaudis..

(1) Legrand d'Aussy l'appelle une fois Basin, une autre fois Basir.

(2) Le manuscrit présente deux lacunes d'une rime; je soupçonne encore d'autres coupures involontaires du copiste.

VV. 150 et ss. Fiés est, de veilhe anceserie,
 De servitude une maniere;
 Ceste riegle est partot planiere,
 Car tot fiez si donnent serviche
 Selonc çou qu'il sont bon et riche,
 Li un plus et li autre mains.

Fin : Plus ne sai del fiez d'amurs dire;
 Se en aucun lieu al descrire
 Trop oscurement vos en toce,
 Amors est plus en cuer qu'en boce;
 Par sa très grande dignité,
 Si vos di bien par vrité,
 C'on n'en puet pas rendre sentence
 Ausiment que li cuers le pense.

XXXIII. Fol. 107. C'est uns dis sor les .V. letres de Maria ;
 243 vers (mais il y en a au moins trois qui manquent).

Début : Plusor sor l'Ave Maria
 Ont fait biaz dis, car il i a
 Matere por tos (1) biens retraire,
 Mais je ne sent en mon affaire
 Tant de sens et de hardement...

Fin : Por ce vuet Jakes de Baisiu
 A vos que sa terre arroseis,
 Car ses trés n'est mie roseis
 Ne biaux ne nés ne douc flairans,
 Ains en pechiés repentans (2)
 Ki le fait flamer et puir.
 Dame, si m'estuet à finer (3)
 A vos ke vos me volhiés traire,
 Très duce virge debunaire.

(1) Ms. *tot*.

(2) Vers incomplet et évidemment corrompu.

(3) Rime fausse.

Troisième pièce de Jacques de Baisieux dont notre manuscrit nous révèle l'existence. M. de La Curne de Sainte Palaye (*Mémoires sur l'anc. chevalerie*, t. III, p. 138), dit que ce trouvère se trouve compris dans un ou deux recueils de chansons manuscrites qu'il avait rassemblées dans ses portefeuilles. Jusqu'ici ces chansons ne paraissent pas plus avoir paru à la lumière, que les trois morceaux énumérés ci-dessus.

XXXIV. Fol. 108 v°. *C'est li dis de la vescie à prestre* ; 321 vers.

Ce dit de Jacques de Baisieux, qui, réduit en prose, se trouve dans le recueil de Le Grand d'Aussy, a été publié dans le Nouveau recueil de fabliaux de Méon, t. I, p. 80-90. *L'Hist. litt. de France*, t. XXIII, p. 157, et Dinaux, *Trouvères*, IV, p. 381, donnent l'analyse sommaire de ce conte peu dévot et fort piquant, que

Jakes de Baisiu sens dotance
A de tiés (1) en romant rimée.

XXXV. Fol. 110 v°. *De tricherie et convoitise*.

Poème anonyme de 53 alexandrins, rimant tous par *ine*.

Début : Bien fait qui bien comence, et miex qui bien define,
On dit que biaux chanters anuie et aatine (2) ;
Por ce vuel que mes dis n'ait pas longie termine,
Anchois vo vuelh mostrer par raison droite et fine,
Ke convoitise est mere et de toz maz rachine..

Fin : Et otroie ton regne, dont jà sont en saisine
Tot saint et toutes saintes ; s'est desor toz roïne
Ta glorieuse mère, ki toz les enlumine.

(1) Thiois. Dinaux a imprimé *nex* !

(2) Ms. *a aucune*.

XXXVI. Fol. 111. *Uns autres dis de Nostre Dame.*

Début : Roïne de pitié, Marie,
En cui deltez pure et clere
En mortalité se marie...

Fin : Ke al darrain jour del juwise
O les .ix. ordenes marision
Nos maint Diex en la haute glise,
Dame, par ta devotion.

210 vers ; divisés par strophes de longueurs différentes (10 de 16,
2 de 14, et 1 de 22 vers).

XXXVII. Fol. 112 v°. *C'est li lais des .VII. eles.* Incipit :

Tant me sui de dire teūz
Ke bien me sui aperceūz
Qui trop se taist et de trop taire
Ne poroit nus grant chatel faire.
Por ce me plaist en mon roman
Ke des chevaliers vos coman
Noviauz moz, ù ilh poront prendre
Exemple et cortoisie aprendre..

C'est le *dit des ailes* de Raoul de Houdeng. Il se termine ainsi
dans mon manuscrit :

Raolz à toz les cortois prie
Ke de ces pennes lor souviengne
Et quascuns aucune en retiengne.
Car je sai bien, sans nul redot,
Teis est riches, ki n'a pas tot,
Et por ce faic à toz savoir :
Ki totes ne les puet avoir,
S'aucune en puet avoir, ains (l. *aint* ou *ait*) la ;
Car bone tece, cant on l'a,
Puet rendre si bel guerredon,
K'une tece rent un preudon

Et tot bien li vinent devant.
 De ce conte conter avant
 N'ai soing que plus m'en entremete.
 Lairai je que non ne li mete,
 A ces 'l. cest' romans? Par foit, je non :
 Li romans des eles a non.

Voy. sur cette composition du poète picard, l'analyse qu'en a faite Dinaux, Trouvères, IV, p. 604-607. Cet auteur cite, comme la renfermant, deux Mss. de Paris, Bibl. Imp. n° 7218 et fonds Saint-Germain n° 1830. Je ne sais lequel des deux lui a servi, mais l'extrait final qu'il en donne permet de juger que son texte (abstraction faite des fautes de lecture, qui sont un peu trop abondantes dans les citations de son livre), est inférieur au nôtre. Dinaux, en publiant son quatrième volume en 1863, prétendait que le *roman des ailes* était inédit; cependant il figure en entier, mais d'après une version incomplète et corrompue, aux pp. 149-164 de l'édition du Tournoiement de l'Antecrist, publié par Tarbé en 1851, d'après la leçon conservée dans le Ms. 1239 du fonds Saint-Germain. Dans ce dernier livre, il est intitulé : « Des Eles de courtoisie par quoi chevaliers (l. *chevalier*) doivent estre cortois. » La suscription de notre version est fautive en ce sens que l'auteur traite de deux ailes seulement (largesse et courtoisie), mais composées chacune de *sept pennes*.

Nous ne saurions traiter d'une œuvre de Raoul de Houdenc, sans mentionner un travail remarquable sur ce poète, présenté par un des plus éminents philologues contemporains à l'Académie impériale de Vienne en novembre 1865, sous ce titre : *Ueber Raoul de Houdenc und insbesondere seinen Roman Meraugis de Portlesgues* von Ferdinand Wolf (1). Wien, 1865, 46 pp. gr. in-4°. L'auteur, traitant du lieu de naissance de Raoul,

(1) La science a perdu ce vaillant travailleur le 18 février dernier.

se prononce en faveur de Hodenc en Bray près de Beauvais et contrairement à ceux qui, comme Reiffenberg, Van Hasselt et Dinaux, font naître le poète à Houdenc en Hainaut (entre Mons et Binche). Il tire son principal argument de la phrase « Dame, je sui de Picardie » de la Voie de Paradis; mais il n'examine pas à fond si cet argument est tout à fait concluant (1).

XXXVIII. Fol. 116 v°. *Uns dis d'amours fine.*

Début : La flurs de biaté fait savoir
Que ce que j'ain ne puis avoir
Ne ce que j'ai ne m'atalente,
Ne jà par (*por ?*) ce ne sera lente
Ma volenteis d'à li penser..

Fin : Mais de tant li ren je mierchi
Que jusqu'à chi m'a respitiet.
Chi fine li lais de pitiet.
Por celi ki jà n'iert nomée
Par moi, s'est de grant renommée,
Altrement k' amurs le comande,
Privéement ensi comande.

Cette longue composition de 1000 vers a pour objet les lamentations d'un amoureux malheureux.

(1) Je ne voudrais, pas plus que M. Wolf, pour revendiquer Raoul de Houdeng à la Belgique, me prévaloir du passage du Tournoiement de l'Ante-Christ, où Huon de Mery, après avoir mentionné Chrétien de Troies et Raoul de Houdenc, dit qu'il a cherché à « trouver aucun espi

Après la main aux *Hennuyers*.

Cette leçon est fautive, comme l'indique même le sens, et ne se trouve que dans un seul manuscrit cité par Pasquier, tandis que les autres ont à la place de *Hennuyers*, les uns *menestriers*, d'autres *mestriers*, d'autres encore *metiviers* ou *hasniers* ou *boins ouvriers* ou enfin *messonniers* (Turin) ou *moissonniers* (Vienne). Mais le terme *Picardie*, dans la bouche d'un trouvère du XII^e siècle, exclut-il réellement le comté de Hainaut? Cela est-il démontré?

Il lui manque les :

Deux forces ki amer font
Et estre amé de cuer parfont.

Savoir : *prouece* (mention du comte Jehan, qui tant fut preux outre mer, « si on fist on de conte roi ») et *savoir*. Ces deux forces sont allégorisées selon le goût de l'époque. Éloges de la courtoisie et de la largesse (on rappelle celle d'Alexandre). Explication du *pont d'amour*, qui n'est passé que par ceux qui portent les deux enseignes rouge et blanche ; du verger et de la fleur d'amour, de la fontaine merveilleuse (fontaine de jouvent), et d'autres choses semblables. On n'arrive à l'amour que par de longues épreuves. Oh ! que n'ai-je encore, s'écrie le soupirant, les deux forces nécessaires pous arriver au but :

Preus, hardis, sans nule pirece,
Sage, cortois, plains de largece.

Essayons toujours ; la pitié fera le reste.

Mais je sai bien tot de seür
K' à bel service estuet eür ;
Ce voit on souvent avenir :
Car tez sert bien ne puet venir
A ce que ses cuers tent et tire ;
Las ! Ce pui je [bien] de moi dire.

XXXIX. Fol. 122 v°. *Chi comence li dis de la prison d'amurs.*

Nous avons donné ce long poëme sur la prison d'amour dans notre édition de Baudouin de Condé, d'après la version d'un Ms. de Vienne, dans lequel il est attribué à ce trouvère, et en utilisant les variantes du texte de Turin. Ce dernier n'a que 2898 vers ; celui de Vienne, bien qu'il soit incomplet à la fin, en renferme 3136.

XL. Fol. 139 v°. *Des .iiij. filles le roi, coment misericorde et verité orent descorde et coment les autres dous serours, justice et pais, s'entremistrent.* 843 vers.

Début : Par un sien saintime poète,
Le roi David, son bon prophete,
Nos manda Diex, covertement,
Cq'c'or veons apertement...
Dont il a un vier el satier,
A garant de maistre Watier.
Ki nos dist que Misericorde...

Fin : Et justice et pais par acorde
Se sont ~~en~~ tel forme baisie (l. *baisies*)
Qu'en lor baisier sont apaisie (l. *apaiesies*)
Toutes .iiij. de lor tenchon
Et li siers mis à raenchon.

Ce thème — fondé sur ce passage du 84^e psaume : *Misericordia et Veritas obviaverunt sibi, Justitia et Pax osculatae sunt* — a souvent été traité par les trouvères (1). Notre poème a fait l'objet d'une courte analyse dans un mémoire académique de Ferdinand Wolf : *Ueber einige altfranzoesische Doctrinen und Allegorien von der Minne nach Handschriften der K. K. Hofbibliothek* (Wien, 1864, in-4°, p. 27). Le savant académicien en cite les 66 premiers vers d'après la version du même codex viennois auquel nous avons emprunté la Prison d'amour de Baudouin de Condé. Comme il le dit lui-même, elle coïncide avec celle du n° 428 (suppl. franç.) de la Bibl. Imp. de Paris. Notre version de Turin, par contre, à juger de ce commencement, en diffère d'une manière considérable, et renferme en

(1) Voy. Franç. Michel, *Liber Psalmorum*. pp. XXI-XXIII, et à l'Appendice, pp. 364-368.

outre 15 vers en plus. Ainsi les vv. 5-7 de notre début sont ainsi rendus dans le texte de Vienne :

Dont David li prophetes dist,
Qui les viers dou sautier escrit (l. *escrist*),
Si nous dist que Misericorde..

On se demande quel est ce maître Watier ou Gautier, invoqué comme garant de son assertion par l'auteur de notre version ?

Puis, quelques vers plus loin, la leçon de Vienne porte :

Mais pour la très gente contesse
De Pontieu, cui j'en fis proumese,
Le voel romanchier sans atendre.

La nôtre :

Mais pour la très gente contesse.
Cui Richiers en fist la promesse,
Li plot cest œuvre à enprendre.

Ces derniers vers correspondent avec ceux du Ms. de Paris, n° 6988 ^{2-2.}, sauf les mots *Richard* p. Richiers et *ouvraigne* p. œuvre. La mention de Richard fait supposer à M. Paulin Paris (Manuscripts français, T. III, p. 248), que notre poème pourrait être l'œuvre de Richard de Fournival.

Les 8 derniers vers du passage cité par Wolf manquent au manuscrit de Turin. Les explicit des deux Mss. (Vienne et Turin) ne diffèrent guère entre eux.

XLI. Fol. 114 v°. *La bible Guioth de Provins.*

La version de notre Ms. offre peu de variantes de quelque intérêt sur celle de Barbazan (reproduite en 1861 par Wolfart et San Marte) (1), mais elle a 58 vers en moins, répartis sur divers passages.

(1) *Des Guiot von Provins bis jetzt bekannte Dichtungen*, altfranzoesisch und in deutscher metrischer Uebersetzung, herausgegeben von G. Fr. Wolfart und San-Marte. (A. Schulz). Halle, 1861, 8°.

XLII. Fol. 160. Poème allégorique, sans titre, de 548 vers, traitant de l'armure du chrétien.

Début : Por mon corage conforter
M'estuet à tel chose penser
Ki m'eslece ma conscience ;
Une moult bele ramembrance
Est enrée dedens mon cuer.

Les diverses pièces de l'armure du chevalier chrétien sont moralisées et représentent autant de vertus ; ainsi les chausses désignent la chasteté, les éperons la patience, le haubert la foi, l'épée la droiture, le heaume l'humilité, l'écu la pitié, la lance la mesure, le cheval de bataille la charité. Je pense que ce sont les paroles de St-Paul. « Revêtez vous de l'armure complète de Dieu » etc. (Épître aux Éphésiens, VI, 11-20), qui ont fourni le motif de ce poème.

Fin : La saintime devinitez
Nos a ceste armeüre ovrée
Ke je vos ai ci devisée.
Sachiez que chil sont en bon point
Ki desirier et talent on (*sic* !) (1)
De ces saintes armes porter
Et desirs del bien enorter,
Si en orist (2) tote bone œuvre,
Dont Diex son cuer et ses œx œuvre.

XLIII. Fol. 163 v°. Morceau sans titre de 611 vers, dont le fond tend à démontrer qu'il n'y a rien qui vaille dans le vilain.

Début : Tout autresi que biaux usages
Plaist par nature az cortois sages,

(1) Vers altéré. Lisez : *Ke desiriers et talens point* (pique, pousse).

(2) *Si en accroist ?*

Ausi doit ilh vilain desplaire,
Cant ilh voit bien ne honour faire...

Vers 22 : Car je di à une parole :
Chil qui vilains est par nature.
Ne sarait esgarder droiture,
Nient plus c'on puet par nule entente
Bon fruit colhir de mauvaïse ente;
Por ensengnement ki puist estre,
Ne puet vilains cangier son estre,
Nient plus, se nature ne ment,
Ne puet par nul ensagement
Vilains à cortoisie entendre
K'aines ne fait de harpe aprendre.

Fin : Mais vilains, coment amera ?
Et s'ilh le dist qui l'en crera ?
Mès ilh ne set que c'est amer,
Con douz ce est et con amer.
Molt en est la dolors amere,
Ce seit chascuns loiaus amere ;
Mult est ki bien aime en tristece.
En amours a paine et tristece (1),
Amours n'enlist (2) nule bialté ;
Por garder foi ne loialté
N'est mie amez ne chier tenus ;
Pour valor ne recœvre (3) nus.

Il n'est pas sans intérêt de mentionner encore les deux vers suivants, qui font présumer que nous avons à faire à un rimeur des provinces de Nord :

Ce voit on et chi et alhors,
Et à Aras et à Brabans.

(1) Peut-être faut-il lire *en destrece*.

(2) *Enlire* = *ellire*, élire, distinguer.

(3) *Recovrer*, arriver à ses fins.

XLIV. Fol. 167. Poëme sans titre, de 499 vers.

Début : Sangnor, je vos velh chastoyer
 Ne devons aler ostoyer
 En i. ost dont nus ne retorne ;
 Saveis coment on les atorne
 Chiaus ki sont en cel ost semonsf...

Fin : Gauthiers li Lons dist en la fin
 Ke chil n'a mie le cuer fin
 Ki sa feme laidenge et koze
 Ne ki li demande autre koze
 Ke ses autres voisines font :
 Je n'en vuelh parler plus parfont.

Cette unique pièce du poëte tournaisien Gauthier le Long (voy. Dinaux, Trouvères, II, p. 185) n'était connue jusqu'ici que par la traduction libre qu'en a donnée Le Grand d'Aussy (t. III, p. 55) sous le titre : *la Veuve*. Le texte même était inédit. Cette circonstance, jointe à quelques particularités lexicographiques, m'ont déterminé à publier ce fabliau, d'après la version de notre Ms., corrigée en plusieurs endroits, dans les Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique, tom. II (nouv. série), pp. 477-501, en l'accompagnant de quelques notes explicatives. Les auteurs de l'*Histoire littéraire de France* (XXIII, p. 172) ne connaissaient l'œuvre du poëte belge que par Le Grand d'Aussy, et ne citent aucun manuscrit qui la renferme.

XLV. Fol. 170 v°. Sans titre. *Le dit de la mort*, par Hélinand ; 49 strophes de douze vers. Voy. *Hist. litt. de Fr.*, XVIII, p. 100. Cette célèbre composition du moine Hélinand a été imprimée deux fois : d'abord en 1595, à Beauvais, par Ant. Loisel, puis plus complète, dans l'ouvrage d'Auguis, les Poëtes français, tome II, pp. 58-81. Elle se retrouve dans le manuscrit de Bruxelles 9411-26, fol. 20 v°.

XLVI. Fol. 174. Sans titre. *Bible au saignor de Berze*.

Cette grande composition se trouve dans les *Fabliaux et contes de Barbazan* (éd. Méon, II, pp. 394-420) d'après la leçon du n° 7218 de la Bibl. Imp. On y indique aussi, comme ayant servi, le n° 218 fonds de Belgique, c'est à dire le même codex, qui, rendu à la bibliothèque de Bourgogne, y figure maintenant sous la cote 9411-26; mais je n'ai pas remarqué que l'on ait réellement fait usage des importantes variantes que ce dernier (fol. 2) offrait à l'éditeur. La version de Turin ne diffère guère du texte de Barbazan; cependant j'y ai compté 845 vers au lieu de 838. Puis, il vaut la peine de noter que l'auteur s'y nomme *Hugues de Berri* au lieu de *Hugues de Bersil*.

Début : Chil qui plus voit, plus doit savoir,
 Car por oïr et por veoir
 Seit on ce k'on l'en savoroit (1),
 Ki toz jors en .i. liu estroit (2)

Fin : Ce dist la lettre et li devin
 Et ce devons nos croire tuit
 Ke la lettre dist, sans recuit (3).

Explicit de la chastellanie de Berri.

(1) Leçon fautive; Barbazan et Bruxelles: *ce que l'en ne saurait*.

(2) Barb. *seroit*; Brux., comme Turin, *estroit* voy. Burguy, Grammaire, tome I, p. 272.

(3) Ce substantif *recuit* est très intéressant; je ne l'ai pas encore rencontré ailleurs. Méon, dans son glossaire, le traduit par « sans détour, sans finesse »; Roquefort, à son tour, en citant notre passage, lui prête le sens de « détour, feinte, dissimulation ». Des raisons grammaticales ne me permettent pas d'y voir la forme substantive de l'adjectif *recuit*, fin, rusé, sur l'origine duquel je me suis prononcé dans les notes de mon éd. de Baudouin de Condé (p. 394); et je suis porté à l'expliquer comme le substantif verbal d'un verbe *recuidier* (recogitare), pris soit dans le sens classique « examiner », soit dans un sens moderne « croire dans un sens contraire », de sorte que *sans recuit* signifierait: sans examen ou sans opposition.

Cette fin termine le recto du fol. 179, dont le verso est resté en blanc. Le fol. 180 ouvre par les cinq vers suivants, qui finissent un morceau dont le commencement fait défaut :

Ains dist qu'il est tot ausi pris
 Con chis qui en la bée maint.
 Or prions Deu qu'il le ramaint
 A droit port et à droit passage,
 Si qu'en la fin s'en tienge à sage.

XLVII. Fol. 180. *Des seth sages de Rome.*

Début : A Rome out jadis .i. empereour qui ot a non Diocle-
 ciens ; il out eü femme. De cele dame li fu rmeiz uns oirs malles ;
 li empereres fu viés hons et li enfes ot .vii. ans. Un jour apela
 li empereres les .vii. sages de Rome, chascun par son nom.
 « Sangnor », dist-il, « al quel balherai je mon filh por apprendre
 et por enseigner ? »

Cette prose s'étend sur 32 pages ou 63 1/2 colonnes de 42 lignes
 et se termine par les mots : « Doner le benefize et perdre, ce par-
 tient à grant cuer. »

Je n'ai eu ni le temps ni l'occasion de confronter cette version
 de Turin avec celles qui se trouvent à Paris ; la savante introduc-
 tion qui précède l'édition du poëme *Li Romans des sept sages*,
 par M. Ad. von Keller (Tubingen, 1836), ne me fournissait non
 plus les données suffisantes pour pouvoir la classer. Cependant,
 d'après l'incipit de la version du Ms. de Paris n° 6767, tel que je
 le trouve dans les *Manuscrits français* de M. Paulin Paris, je
 puis considérer la version de Turin comme plus ancienne et plus
 correcte que celle de ce manuscrit-là.

XLVIII. Fol. 195 v°. *Ich comenche li escriis des fais des
 Tatars de par frere dd. de effebi del orde des prechors. Coment
 il vivent et coment vont en ost, coment ilh se herbegent. Coment*

ilh asient chastiaus et fermetés et coment ilh rechoivent cheus qui à iaus se rendent.

Ce traité, fort curieux, au sujet duquel je manque complètement de renseignements bibliographiques, occupe 8 feuillets, soit 32 colonnes, et est accompagné de sept *figures pointes*, intercalées dans le texte. L'auteur se donne comme ayant été témoin des faits qu'il rapporte et dit avoir été employé comme ambassadeur des chrétiens auprès du roi Halason après la prise d'Aleppo.

Quelques extraits ne seront pas sans intérêt. Voici d'abord le commencement :

On doit savoir tot au comenchement que entre tote ceste malite gent que on apiele tatars ne n'a que .i. seul qui est cheveteus sor tout. A cui tot chil qui sunt el monde obeïssent. Si l'apelent roi de tot le monde, sangnor de totes les creatures qui vivent en terre. Et quant chil se muert si s'assemblent tuit li grant signor de linage et enlissent le plus sage et le plus valhant que ilh pulent trover entre eus. A cui ilh doivent trestuit obeïr come à ces (*sic*) ances-tres. Il n'ont nule loi por coi ilh doivent aorer Deu, ne coment ilh se doivent maintenir en cest siecle, ausi come juys u sarrasins u crestyen, ne ydoles ne sevent ilh aorer fors tant con ilh ont apris, mès par sains naturel se mainti-gnent et ont astablissemens et comandemens entre eus.

Ce sont li commandement qu'il ont. Li premier comandement qu'il ont s'est que cascuns sace faire armeures teles con ilh usent à savoir : airs, tri-cois, targes, saietes, cuiraces et tez cozes de coi ilh s'aident.

Les autres rubriques du traité sont :

Li secons comans. — Li tiers comans. — Li quars comans. — Li chin-quimes comans. — Li sizimes comans. — Coment ilh vivent. — Lor bestial. — Coment ilh jugent. — Des messagers. — Des tentes (2 illustrations). — Coment la herbege est gardée — Coment ilh se remuent (une illustration). — Coment ilh entrent es articles. — Une autre maniere d'entrer. — Coment ilh atraient les gens. — Coment ilh entrerent en Egypte. — De la maniere de combatre. — Coment ilh assient chastiaus et fremetez (2 illustr.). — Coment le citeis de Halape fu prise. — Quant li chastiaus fu assegiés (1 illustr., représ. un arc). — Coment ilh rechoivent gens. — Coment ilh entrent ès provinces. — Coment gens se rendent à eus.

Fin. Atant finist chis escriis, loés en soit nostre sire Jhesucrist on ne puet a voir tot le fait des crestyens et prie nostre sangnor le haut roi do chiel qu'il envoie pais entire entre crestiens. Amen. *Explicit.*

Comme dernier échantillon, nous donnons en entier le chapitre intitulé : *Coment ilh se remuent* (fol. 198).

Oi aveis coment ilh se herbegent et coment ilh se font garder de jor et de nuit en lor herbeges et sachiés que aussi demorent en pais de nuit come de jor come moine en lor encloistre. Jà n'i oreis home crier ne cheval henir, car li cheval sont tuit escollié fors cheuz ki demorent el haras. Or vos vuelh dire coment ilh remuent herbeges et en quel maniere tuit chil de l'ost sevent cant il doivent abatre lor tentes et trosseir, car quant la tente del sangnor est afichie et une grans baniere et illeques est uns timbres mervelhouz come je vous deviserai et mosterai en ceste figure. (Cette figure est parfaitement conforme à la description.)

Ilh est ausi come une grandesime sifle d'errain u de covre, si font estaindre desus un grant cui en guise d'un tabor de riviere, si est apoiés sor .iiij pels haus de terre jusqu'à la chainture d'un home ensi con je vos ai mostré en la figure devant, et cant li chevetains vuet remuer herbege, si comande après la meienuit ferir le tymbre et chil qui est astaublis (?) se tient .ij. maches de fust à .ij. mains, si come je vos ai mostré, si fiert tant con force et alene li rent et sachiés que c'est merveilheuse choze, car d'une liues la puet on oïr legierement. Maintenant grant et petit aparelhent lor chevauz et trossent lor harnois. Après une grant piece, si fiert on la seconde fois la timbre. Lor abatent lor tentes et trossent tot quanqu'il ont. Si s'assemblent les domas et cheus qui sont al treve dehors qui vont en l'avantgarde et après li autre par ordre jusques al sangnor qui vient darrains u enmi ensi com il est hebergié. Lors fierent le tierce fois le timbre et l'avantgarde se muet et trestuit li autre après mult bien et mult ordinéement ne ja ne cri ne noise ne n'oriés fors des piés des cevaus, car nus n'ose braire ne crier al remuer de la herbege nene puet hons chevaucher devant autre s'ensi non come li domas sunt astaubli. Cant en tel maniere sont mené li herbege, si a une gens estaublis qui cercent par trestout l'os à recolhir les cozes que l'en oblie, li un sont à recolhir totes les bestes, li autre reubes et quelque maniere de harnois et s'il truevent riens des avant dites cozes, se les gardent u portent avec eus après la herbege et chil qui ont riens perdu demandent as trouveors et amoient tesmoing et garant; ensi recoevrent toutes les chozes oblies et perdues par garant.

XLIX. Fol. 203 v°. *De Mahumet et de sa heureuse vie*, en prose.

Début : Mahumés qui estoit princes d'Arabe et des Sarrasins et fu fais prophetes ce dist Hues de Flori du put signor Hysmael le filh Abraham...

Le texte est interrompu dès la 39^e ligne, et la suite manque. Le volume reprend les pièces poétiques.

L. Fol. 204. Sans titre. *Le dit de Charité* du Reclus de Mo-liens ; 2679 vers, divisés par douzains (dont un certain nombre sont incomplets). Notre version offre d'importantes variantes sur celle du Ms. de Bruxelles prérappelé (fol. 57 v°), qui compte 2868 vers (soit 239 strophes, dont 2 incomplètes d'un vers).

1^{re} strophe : Dire m'estuet et bien doit plaire
 Ce dont on prent bon exemplaire ;
 Bien sai bons dis et bien plaisans
 A cuer volentiu de bien faire,
 Car bons cuers se seit bien refaire
 Des exemples des bien faisans ;
 C'est pulture (1) bien refaisans,
 Mais cuers felons et forfaisans,
 Qui costumier sont de forfaire,
 Est toute bontés desplaisans,
 Dolchor dulce est [et] rasaisans (2)
 Quant chascuns fait à son parfaire.

Dernière strophe: Alcuns qui ces vers ora lire
 Ne les vora sovent redire (3)

(1) Brux. *peuture*, nourriture.

(2) Brux. *et asaïans*.

(3) Brux. *Aucuns lira ou l'ora lire*
 Ces vers ne les volra relire.

Et li envieus les lira
 Por ço k'il en (1) vora eslire
 Alcun mot dont ilh vet mesdire (2)
 Li envieus en mesdira.
 Mais jà preudom n'en sordira (3),
 Ne jà rien n'en contredira,
 Car il n'i a que contredire.
 Alés, vers, Dex vous conduira
 Et sages hom s'en desduira
 Qui des bons dis seit le bien dire (4).

Voy. sur le dit de Charité. l'*Histoire littéraire de France*,
 t. XIV, p. 33.

LI. Fol. 220. Sans titre. Poëme ascétique de 1177 vers, traitant
 de *vérité* et *fausseté*.

Début : Chil qui ces vers fist et trova
 Ne mist rien fors ce qu'il prouva,
 Dont ilh fu sages et estruis,
 Et dist que n'est si grans deduis
 Con est d'aler en verité
 Et de conoistre fauseté ;
 Ne mie por ce c'on le face,
 Mais elle vient sovent en place
 Por dechevoir la simple gent.
 Chascuns i doit et force et sens
 Metre por eslongier de li,
 Con de son mortel anemi.

Fin : Cors, car retourne ta pensée
 De ces cozes qui aront fin ;

(1) Br. *les*.

(2) Br. *A vain* (l. aucun) *mot dont il puist mesdire*.

(3) Br. *n'en mesdira*.

(4) Br. *se set deduire*.

Cors, car regarde à orguel fin
 Tu poras venir de ces fais ;
 Cors, tu fais faire trop de plais
 Sor toi de ce que preu ne porte ;
 Cors, la mors vient , qui ne deporté
 Nului, ains fait tot traire à fin ;
 Et Dex nous mete à bone fin.

LII. Fol. 227. Sans titre et sans miniature (la place pour une longue initiale est laissée en blanc). *Li dis du croisiet et du des-croisiet*, par Rutebeuf. Voy. les Œuvres de Rutebeuf, publ. par Jubinal, t. I pp. 124-134. Cette pièce, renfermée aussi dans le Ms. de Bruxelles, fol. 24, se compose de 30 strophes de 8 vers à deux rimes croisées... En voici la première :

L'autrier entor la Saint Remi
 Chevauchioie por mon affaire,
 Pensis, car trop sont engrami (1)
 La gent dont Dex a plus à faire,
 Chil d'Acre, ki n'ont nul ami,
 Ce puet on bien pour voir retraire,
 Si près sunt jà (2) lor anemi
 Qu'à eus puelent (3) lanchier et traire.

Les nombreuses variantes du Ms. de Turin correspondent presque toutes avec celles du Ms. de Bruxelles.

LIII. Fol. 228. Sans titre ; au lieu de la miniature, il y a une initiale se prolongeant sur 13 lignes. Le sujet de ce morceau (713 vers) est la parabole de la vigne.

(1) Attristé. Le texte de Jubinal porte *agrumi*, mot inconnu, que l'éditeur traduit par pressé, en détresse, en danger.

(2) Jub. *Et sont si près*.

(3) Jub. *pulent*

Début : Jà sor chose que il avigne⁽¹⁾
 Ke trop tart en la vingne vigne
 Oû Deux me somont de venir
 Por les grans pechiés espanir
 K'ai fais en ceste vie vaine,
 Ki trop est à l'ame grevaine...

Fin : Or nous doinst Dex ensi ovrer
 Que en la vingne ovrant trover
 Nos vuelhe li sire des chius,
 Ki del saint espir fu conchius
 Por nos en la virge Marie,
 Ke nostre arme ne soit marie
 Cant ele del cors partira,
 Ke petit seit quel part ira,
 Et qu'il, qui est li vrais amere,
 Ki de sa filhe fist sa mère
 (Por nos tant nos fu vrais amis),
 Ne perde ce qu'en nos a mis,
 Mès ensi le puisons amer,
 Ke d'infier, le manoir amer,
 Nos delivre et maine en son regne,
 Oû ilh parmanablement regne Amen.

A la suite de cette pièce, fol. 232 v°, col. 2, en commence une autre, sans titre, précédée, comme d'ordinaire, par une miniature, mais elle est interrompue dès le deuxième vers (le dernier du feuillet) par suite de l'absence du cahier suivant ; cette lacune a été indiquée par le relieur au moyen d'un onglet. Les deux vers sont :

A saint espir comant metente (l. *m'entente*)
 Ki (l. *K'il*) à bien dire me consente.

(1) Ce vers doit avoir au moins deux vers avant lui, qui font défaut dans le manuscrit.

LIV. Fol. 233. (Autre suite du volume et autre main.)

Chi comence li lais do conseilh.

Début : Chil qui vœt à biaux dire entendre,
 Moult de romans i puet aprendre,
 Pour qu'il le velhe retenir.
 Chis lais nous conte sans mentir...

Une dame se consulte avec un chevalier pour savoir auquel de trois amoureux qui la courtisent, elle doit accorder son cœur. Cet entretien a lieu lors d'une fête où

Il i out mult de tute gent,
 De fous, de sages, de vilains,
 Henuyers, Bretons et Flamains.

Après les trois vers suivants (v° 323-325), qui terminent le fol. 234, la pièce est arrêtée par la fin du volume.

Dame, qui ensi poroit faire
 Miezs en devroit al siecle faire,
 Mais poi en a jusqu'à Sainlis...

Le lai du Conseil, dont on trouve l'analyse dans l'*Histoire littéraire de France*, p. 63-65, a été imprimé dans les *Lais inédits* de Francisque Michel (Paris 1838), pp. 83-121.





